



Chapitre 26 : Un Pas vers l'Autre

Par alexp93

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Le matin s'annonçait glacial, la brume flottant encore entre les tentes du camp. L'aube projetait une lueur pâle sur le terrain d'entraînement, où seuls deux hommes s'affrontaient. Darius et Grayson, pieds bien ancrés dans la terre gelée, lames nues entre leurs mains, tournaient l'un autour de l'autre avec une concentration aiguisée.

Darius, massif et imposant, menait le combat avec une maîtrise froide, jugeant chaque mouvement de son élève. Grayson, plus jeune, plus vif, compensait la puissance de son maître par une agilité féline, esquivant, feignant, tentant de frapper là où il percevrait une ouverture.

Mais Darius n'offrait pas d'ouverture.

Il bloqua un coup, repoussa son adversaire d'un revers précis, et sans relâcher la pression, enchaîna une série d'attaques calculées. Grayson para avec difficulté, les bras tremblant sous l'impact. Il connaissait bien ce duel, ce jeu de force et de patience où son maître le poussait toujours un peu plus loin.

Pourtant, malgré la douleur dans ses articulations, Grayson ressentait une satisfaction grisante. Il sentait qu'il ne se contentait plus de subir. Il lisait les intentions de Darius avant qu'elles ne s'abattent. Cette proximité dans l'effort, ce privilège d'être le seul à pouvoir croiser le fer ainsi avec le Maître, gonflait son cœur de fierté. Il était l'élus, le bras droit, celui que Darius forgeait de ses propres mains.

Il feinta sur la gauche, chercha à déséquilibrer Darius d'un mouvement rapide. L'espace d'un instant, il crut y parvenir. Il vit l'ombre d'une surprise dans les yeux bleus de son mentor. Mais au moment où il porta son attaque, une douleur fulgurante lui traversa le poignet : d'un geste net, Darius venait de le désarmer. L'épée de Grayson s'enfonça dans la boue gelée. Avant qu'il ne puisse reculer, la lame de son mentor s'arrêta à quelques centimètres de sa gorge.

Darius abaissa son arme, un sourire presque imperceptible flottant sur ses lèvres.

— Tu as progressé, admit-il.

Le jeune immortel passa un bras sur son front en sueur, reprenant sa respiration. Ces quelques mots agirent sur lui comme un onguent. Être pris en considération, voir ses efforts validés par l'homme qu'il admirait par-dessus tout, valait toutes les victoires.

— Pas assez, rétorqua-t-il d'un ton sec, bien que ses yeux trahissent sa joie.

— Non, pas encore. Mais un jour, peut-être.

Ce simple « peut-être » sonnait comme un aveu. Grayson n'était plus un simple soldat. Il n'était pas encore son égal, mais il occupait une place que personne d'autre ne pouvait revendiquer. Dans son esprit, cette promotion tacite le rendait intouchable. Il se sentait enfin prêt à assumer son rôle, certain que rien, ni personne, ne pourrait s'immiscer entre lui et son maître.

Ils ramassèrent leurs armes et quittèrent le terrain d'entraînement. Darius prit la direction de sa tente, son second sur ses talons. Un serviteur leur apporta une cruche d'eau, et ils burent en silence avant que le chef ne brise l'accalmie.

— L'attaque d'hier n'a pas suffi à briser la résistance des villages de l'Est. Ils savent qu'on approche et commencent à s'organiser.

Grayson hocha la tête, posant son épée sur une table encombrée de cartes tracées sur des peaux. Pour lui, ce moment était sacré. Discuter stratégie, à l'abri des regards de la piétaille, renforçait ce sentiment de ne pas avoir été choisi au hasard. Il n'était plus seulement le bras armé, il était l'esprit complice.

— Ils se replient vers les hauteurs, tentent d'éviter l'affrontement direct, analysa Grayson avec assurance. Si nous attendons trop, ils fortifieront leurs positions et l'assaut sera coûteux.

Le chef de guerre observa la carte, traçant du doigt les lignes qui représentaient les reliefs.

— Un siège serait trop long. Nous devons frapper avant qu'ils ne soient prêts.

— Alors nous avons deux choix, poursuivit le second, son regard brillant d'une ferveur tactique. Attaquer de nuit pour faucher leurs sentinelles... ou les piéger en terrain découvert dès qu'ils tenteront de bouger.

— Tu es impatient, Grayson.

Le plus jeune serra légèrement la mâchoire, mais il savoura la remarque. Darius le voyait, le jugeait, le testait.

— Nous avons la supériorité. Attendre, c'est leur offrir le temps de devenir plus forts.

Darius prit un instant avant de répondre. Il appréciait cette intelligence incisive. Grayson ne se contentait plus d'obéir ; il devenait un miroir de sa propre pensée.

— Nous frapperons à l'aube, dans deux jours. La surprise doit être totale.

Grayson acquiesça, une onde de satisfaction pure l'envahissant. Il avait été écouté. Il avait été utile. Il s'apprêtait à quitter la tente, le cœur léger, quand la voix de Darius le ramena brutalement

à terre.

— Une chose encore. L'immortelle. Que penses-tu d'elle ?

Le visage du jeune homme s'assombrit instantanément. La chaleur de la complicité s'évapora, remplacée par une morsure acide. L'ombre de Marie venait de s'inviter dans leur sanctuaire.

— Elle n'a pas sa place ici, trancha-t-il, sa voix devenant soudainement rêche. Elle est arrogante. Elle ne connaît rien à nos coutumes et encore moins à la discipline d'une armée. C'est une perturbation dont nous pourrions nous passer.

Darius laissa un silence s'installer, ses yeux fixés sur l'horizon embrasé par les feux du camp.

— Elle est immortelle, Grayson. Comme toi. Comme moi. Vois comment elle combat, comment elle traite les blessés. Imagine maintenant... Imagine si nous n'étions pas seulement trois. Imagine une centaine de guerriers possédant cette même résilience, cette même capacité à apprendre sur des siècles plutôt que sur des décennies.

Grayson se tendit, sentant une pointe d'insécurité poindre.

— Une centaine d'Immortels ? Ce serait le chaos. Chacun voudrait être le chef de l'autre. La loyauté ne s'achète pas avec l'éternité, Darius. Elle se forge dans le sang commun.

— La loyauté se commande, rétorqua Darius d'un ton sec. Une armée qui ne craint ni la maladie, ni la fatigue, ni la mort définitive sur le champ de bataille... Ce serait une force que Rome elle-même ne pourrait contenir. Peu importe qu'elle soit une femme, Grayson. Regarde-la. Par sa force et son expérience, elle vaut déjà à elle seule dix de mes meilleurs légionnaires. Elle est une arme qui ne s'émousse jamais.

Grayson serra les poings, le regard sombre.

— Tu lui accordes déjà trop de crédit. Un jour, cette "ressource" se retournera contre toi.

Le chef de guerre ne répondit pas tout de suite. Il voyait bien que Grayson ne parlait pas seulement de stratégie. Il parlait de son territoire. Mais Darius ne pouvait ignorer ce qu'il ressentait : une curiosité qui dépassait la simple évaluation. Il reconnaissait en Marie une ténacité, une force qui ne venait pas seulement du muscle, mais d'une volonté d'acier qu'il ne pouvait s'empêcher de respecter.

— C'est ce que nous verrons, conclut-il d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

Grayson ne répondit pas, mais son poing se crispa sur le pommeau de son épée. L'invitation de Marie dans le cercle d'élite était un camouflet. L'attention que Darius lui portait n'était plus seulement un test ; c'était une menace sourde pour sa propre position. Il s'inclina brièvement avant de quitter la tente, laissant son maître seul dans la pénombre. Dehors, l'air glacial ne suffit pas à calmer le feu de son agacement. Marie n'était plus une étrangère égarée : elle devenait

une rivale.

*

À l'entrée de sa tente, le seigneur de guerre affûtait la lame de son épée. Le crissement de la pierre sur l'acier cadencait ses pensées, un mouvement lent, précis, presque hypnotique. C'était un rituel de calme avant la tempête, mais ce matin, le silence intérieur lui échappait.

À quelques dizaines de pas, sur le plateau surélevé, Marie s'entraînait avec les officiers d'élite. Darius n'avait pas besoin de lever les yeux pour savoir où elle se trouvait : il percevait le son sec de sa lame, plus léger que celui des lourdes épées goths, et le rythme de ses appuis sur la terre gelée. Elle ne se contentait pas de suivre la cadence des vétérans ; elle imposait une fluidité qui brisait leur brutalité habituelle.

Il raffermir sa prise sur la pierre à aiguiser. Pourquoi continuait-il à l'observer ainsi ?

Il aurait dû la tuer. Cette pensée revenait comme un refrain nécessaire. Le soir de leur duel, il aurait dû effacer l'affront de sa défaite par le sang. Une femme surgie de la forêt, capable de le mettre à genoux... c'était une anomalie qu'un chef de son rang n'aurait jamais dû tolérer. Et pourtant, il l'avait épargnée.

Il releva les yeux, malgré lui.

Sur le terrain, Marie faisait face à un lieutenant massif. Elle ne cherchait pas le choc frontal — elle aurait été broyée — mais elle utilisait une science du mouvement qui la rendait insaisissable. Elle tournait autour de son adversaire, déviant les coups avec une économie de force qui frisait l'insolence. Ce n'était pas seulement de l'adresse ; c'était une intelligence de combat qu'il n'avait rencontrée que chez de rares maîtres d'armes.

Darius serra la mâchoire. Ce qui le troublait n'était pas seulement sa force, mais ce souvenir persistant de leur face-à-face après le duel. Il revoyait son regard, cette soumission apparente qui cachait un incendie de volonté. Il y avait chez elle un mystère qui l'attirait autant qu'il l'irritait. Elle n'était pas une proie, et pourtant elle s'était laissée capturer. Elle n'était pas une subalterne, et pourtant elle servait dans ses rangs avec une discipline de fer. Elle lui échappait au moment même où il pensait la tenir.

Soudain, Marie s'immobilisa pour reprendre son souffle, une mèche de cheveux collée sur son front perlé de sueur. Comme si elle avait perçu le poids de son attention, elle tourna la tête. Leurs regards s'accrochèrent au-dessus du tumulte des entraînements.

Elle ne baissa pas les yeux. Elle soutint ce défi silencieux avec une assurance tranquille, une égalité d'âme qui fit monter en lui une chaleur qu'il refusa d'identifier. Ce n'était pas seulement le respect du chef pour le soldat. C'était l'attrait magnétique d'une force qui refusait de plier, une énigme qu'il brûlait de résoudre, dût-il pour cela briser ses propres règles.

Il détourna la tête le premier, reprenant le mouvement mécanique de la pierre sur la lame. L'acier étincelait sous la lueur pâle de l'hiver, mais le métal lui semblait soudain moins froid que le trouble qui venait de s'insinuer en lui.

Elle n'était qu'une étrangère. Une simple pièce sur son échiquier. Il se le répéta avec force, tout en sachant que le mensonge commençait à s'effriter.

*

Darius pénétra sous la tente principale du camp, où une grande table de bois était recouverte de cartes, et d'armes éparses. Son second était déjà là, penché sur les tracés au charbon, son regard concentré sur les itinéraires possibles pour leur prochaine attaque.

— Les éclaireurs sont revenus, annonça Grayson sans lever les yeux. Le village de l'Est s'attend à nous voir. Ils ont fortifié le pont et reçu du renfort des garnisons voisines.

Le seigneur de guerre s'approcha. Un léger sourire, presque prédateur, étira ses lèvres.

— Ils ont peur, conclut-il.

— Et ils ont raison, répondit Grayson avec une ferveur sombre.

Darius posa une main sur la table, savourant ce calme étrange qui précède toujours le carnage. Grayson attendait son verdict, fidèle comme une ombre, prêt à traduire chaque pensée de son maître en ordres de bataille. C'est alors que Darius, d'un ton qu'il voulut détaché, ajouta :

— Inclus Marie dans l'avant-garde.

Le silence qui suivit fut soudain. Le jeune immortel se redressa lentement, ses yeux brûlant d'une incompréhension qui confinait à la colère.

— Pourquoi ?

Darius sentit l'agacement vibrer dans la voix de son second.

— Elle apprend vite, répondit-il simplement.

— Elle n'a rien à faire ici ! C'est une intruse. Une inconnue surgie des bois qui n'a aucune raison de verser son sang pour nous, expliqua Grayson, son exaspération débordant enfin.

Darius laissa passer un silence pesant, son regard fixé sur la pointe de la dague.

— Elle s'est battue pour sa place, rétorqua-t-il enfin d'une voix sourde.

— Et alors ? Savoir manier le fer ne donne pas le droit à notre confiance. Elle n'a aucun lien avec notre peuple, aucun serment ne l'enchaîne à toi !

— Parce que toi, tu étais né Goth, peut-être ? lança Darius en levant enfin les yeux.

Grayson accusa le coup, ses mâchoires se contractant violemment. Le rappel de ses propres origines étrangères était une blessure qu'il pensait cicatrisée.

— J'ai prouvé ma loyauté par des années à tes côtés. Je n'étais pas une paria tombée du ciel dont on ignore tout des intentions.

L'immortel observa son second. Il voyait la blessure d'orgueil. Grayson n'avait jamais eu à partager son attention ; il avait toujours été l'unique disciple, le bras droit absolu. L'arrivée de Marie brisait cette symétrie parfaite.

— Elle n'est pas une menace, Grayson. Elle est un outil.

— Pas encore une menace, peut-être. Mais elle change les règles.

Darius laissa échapper un bref rire sec, tentant de balayer l'inquiétude de son second.

— Tu as peur d'elle ? Ou tu as peur pour ta place ?

— Ni l'un, ni l'autre. Mais je vois ce que tu refuses d'admettre parce que tu es trop près du brasier.

Grayson fit un pas en avant, baissant la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un murmure tranchant.

— Elle te distrait, Darius. Et la distraction est la mère de la défaite.

Le sourire du seigneur de guerre s'effaça instantanément. L'atmosphère sous la tente devint irrespirable. On aurait dit que l'air s'était figé autour d'eux, chargé d'une électricité menaçante.

— Assez, trancha-t-il, sa voix tombant comme un couperet de glace.

Grayson ouvrit la bouche, la provocation brûlant encore ses lèvres, puis il se ravisa devant l'abîme qu'il voyait s'ouvrir dans le regard de son mentor.

— Prépare les hommes. Nous partons ce soir. L'assaut sera donné à l'aube.

Le jeune homme inclina la tête, un geste de soumission qui manquait de sa chaleur habituelle. Il tourna les talons et quitta la tente sans un mot de plus.

Darius le suivit du regard, le visage de pierre. Mais à l'intérieur, le mot de Grayson résonnait comme un glas. *Distrait*. Peut-être que Grayson avait raison. Peut-être refusait-il simplement de

voir ce qui était en train de se produire.

*

L'armée de Darius s'ébranla au milieu de la nuit, avançant à travers la brume épaisse qui s'accrochait aux collines comme un voile spectral. Marie chevauchait en arrière du groupe, le regard fixé sur la route qui s'étendait devant eux.

Elle savait que quelque chose n'allait pas. Darius ne lui avait rien dit, se contentant de lui ordonner de se préparer au départ. Contrairement aux raids précédents, elle n'avait reçu aucune instruction, aucune explication sur ce qu'ils allaient affronter. Et pourtant, il avait insisté pour qu'elle vienne.

Un test. Elle en était certaine.

Ils atteignirent leur cible peu avant l'aube, alors que le ciel n'était qu'un gris pâle : un village fortifié niché au creux d'une vallée encaissée, protégé par des remparts de bois et des barricades de fortune. Contrairement aux précédentes attaques qu'elle avait connues, il ne s'agissait pas d'un simple hameau sans défense. Ces villageois avaient choisi de se battre.

Elle aperçut des hommes en armes postés sur les palissades, des archers aux aguets. Une préparation bien plus poussée que ce à quoi elle s'attendait.

Darius, en tête, fit signe à son armée d'avancer. Aucun discours, aucun avertissement. Le combat commencerait sans négociation.

Un cor retentit. Puis l'enfer s'abattit sur eux. Les premiers projectiles sifflèrent dans l'air, fauchant plusieurs hommes autour d'elle. Les guerriers de Darius se dispersèrent immédiatement, certains se ruant contre les portes du village, d'autres tentant d'escalader les remparts. Marie dégaina son épée, son cœur battant furieusement dans sa poitrine.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir. Un homme surgit devant elle, une hache levée. Instinctivement, elle para, l'impact résonnant jusque dans ses épaules. Elle tenta sa méthode habituelle : esquiver, désarmer, neutraliser sans ôter la vie. Mais la réalité du champ de bataille n'était pas celle du terrain d'entraînement. Ici, la boue glissait, la fumée aveuglait, et les adversaires ne s'arrêtaient pas à la première douleur.

L'homme à la hache revint à la charge avec une rage suicidaire, tandis qu'un second assaillant surgissait sur son flanc, un poignard visant ses côtes. Marie comprit en un éclair de lucidité glacée : si elle ne frappait pas pour tuer, elle allait être touchée. Et si elle tombait, si son sang coulait sans qu'elle ne meure, si ses plaies se refermaient sous leurs yeux, son secret s'évaporerait dans le chaos de la mêlée. Pour protéger sa couverture, elle devait devenir le monstre qu'ils attendaient.

D'un mouvement fluide, elle esquiva le premier homme et, dans le même élan, trancha net sa gorge. Le sang éclaboussa la terre gelée. Sans s'arrêter, elle pivota, sa lame encore chaude, et l'enfonça de toute sa force dans la poitrine du second assaillant.

Elle se figea. Le tumulte du combat sembla s'étouffer autour d'elle. Elle regarda les corps, les yeux des villageois fixant le ciel gris. Ses doigts se crispèrent sur le cuir de sa garde, poisseux de ce sang qu'elle s'était jurée de ne plus verser. Elle l'avait fait. Seule. Par nécessité.

Une ombre s'étira sur le sol devant elle. Elle leva lentement les yeux. Darius, toujours à cheval, l'observait. De loin, il avait tout vu. Il ne dit rien, mais un sourire en coin étira ses lèvres. Un sourire satisfait.

Elle sentit une vague glacée lui parcourir le corps. Il avait su que ça arriverait. Il l'avait attendue, observée, patiemment, jusqu'à ce qu'elle cède. Elle détourna le regard, sentant une nausée lui tordre l'estomac. Elle n'avait plus d'excuse. Plus d'illusion. Elle était l'une des leurs, désormais, qu'elle le veuille ou non.

*

Le campement était animé des murmures des guerriers soignant leurs blessures ou partageant le butin. L'odeur de sang et de cendres flottait encore dans l'air, vestige du chaos qui s'était abattu sur le village.

Marie, elle, s'était isolée à la lisière du camp, agenouillée près d'un ruisseau à demi gelé, ses doigts crispés autour d'un morceau de tissu qu'elle s'acharnait à nettoyer, frottant le lin entre ses paumes comme si l'eau froide pouvait effacer la souillure qui lui collait à la peau. Mais le sang était là, incrusté sous ses ongles, ancré dans chaque fibre de son être, et plus elle frottait, plus elle avait l'impression de l'étaler au lieu de le faire disparaître.

La vibration familière la fit sursauter. Elle ne se retourna pas tout de suite.

— Darius veut te voir.

Sa main se crispa, et le tissu glissa de ses doigts pour sombrer dans l'eau trouble. Elle releva brusquement la tête. Grayson se tenait à quelques pas, les bras croisés, un sourire moqueur étirant ses lèvres. Il savourait visiblement son désarroi. Sans attendre de réponse, il pivota sur ses talons, certain qu'elle n'avait d'autre choix que de le suivre.

Le trajet jusqu'à la tente de du chef lui parut interminable. À chaque pas, son estomac se serrait un peu plus, une tension sourde enroulée autour de sa colonne vertébrale. Elle se força à respirer profondément, à maîtriser l'agitation fébrile qui menaçait de l'envahir. Elle savait que ce moment viendrait. Elle savait qu'il ne la laisserait pas tranquille après ce qu'elle avait fait aujourd'hui.

La toile de la tente s'écarta devant elle, révélant un intérieur faiblement éclairé par quelques torches. Darius se tenait debout, penché sur une table où une carte était déployée, mais il ne semblait pas la consulter. Il leva à peine les yeux lorsqu'elle entra. Le silence s'étira. Lorsqu'il daigna enfin relever la tête, ce fut pour l'observer longuement, comme on jauge une arme après l'avoir éprouvée au combat.

— Pourquoi es-tu encore là, Marie ?

Elle fronça légèrement les sourcils, mais ne répondit pas.

— Tu as voulu faire partie de cette armée, poursuivit-il en s'approchant lentement. Te voilà soldat. Mais est-ce vraiment ce que tu cherchais en venant à moi ?

Elle soutint son regard, refusant de laisser paraître le trouble qui l'habitait. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle percevait l'odeur du cuir et de la fumée qui émanait de lui, une présence presque étouffante.

— Je t'ai observée aujourd'hui.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle, suffisamment près pour qu'elle sente la chaleur de son corps malgré l'air froid qui régnait sous la tente.

— Tu as hésité. Mais tu as tué.

Elle se raidit.

— Parce que je n'avais pas le choix.

— C'est ce que tu te dis ?

Elle ne recula pas, refusant de céder du terrain.

— Ils allaient me tuer.

— Et tu as fait ce qu'il fallait, conclut-il doucement.

Il la contourna lentement, sa présence presque oppressante alors qu'il la frôlait du bout des doigts, effleurant son bras, son épaule, une caresse fantôme à peine perceptible.

— Tu as tué, répéta-t-il à voix basse, comme s'il voulait imprimer ces mots en elle. Une deuxième fois.

— Ça ne veut rien dire.

— Oh, mais si.

Il s'arrêta juste derrière elle, son souffle effleurant presque sa nuque.

— Ça veut dire que tu es des nôtres, maintenant.

Elle ferma les yeux une seconde, cherchant à contenir la colère et le trouble qui montaient en elle.

— Je ne suis pas comme vous.

Darius rit doucement, un rire sans joie.

— Dis-moi, Marie... Qu'est-ce qui te différencie de nous, exactement ?

— Je ne tue pas par plaisir.

Darius rit doucement, un son grave qui résonna dans sa poitrine.

— Et tu crois que cela change quoi que ce soit pour ceux qui gisent dans la boue ? Tu tues quand même.

Il revint face à elle, croisant les bras, la dominant de toute sa hauteur.

— Tu peux continuer à te raconter toutes les histoires que tu veux, à prétendre que tu es différente, que tu as des principes... Mais la vérité est là.

Il tendit la main et passa lentement son pouce sur sa joue, un geste presque tendre s'il n'était pas si calculé.

— Ton visage est propre. Mais je sais ce que tu essaies d'effacer.

Elle serra la mâchoire, sentant la brûlure de son regard sur elle, cette attention qui pesait, qui fouillait trop loin.

— Qu'attends-tu de moi, Darius ?

Il sembla réfléchir un instant, puis son sourire s'effaça, laissant place à une expression plus indéchiffrable encore.

— Je veux savoir jusqu'où tu es prête à aller pour rester à mes côtés.

Un frisson invisible la parcourut, mais elle tint bon.

— Et si je dis que je ne suis pas prête à aller plus loin ?

— Alors tu mens, répliqua-t-il avec une certitude tranquille. Tu crois encore que tu peux rester ici en gardant tes mains blanches ? Chaque jour passé sous mon commandement te change. Tu

n'as pas tué aujourd'hui parce que je te l'ai ordonné. Tu as tué parce que tu voulais vivre. C'est ça qui te terrifie, n'est-ce pas ? De réaliser que ton instinct de survie est plus fort que tes beaux principes.

Elle ouvrit la bouche, prête à répliquer, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Quand tu es arrivée, tu prétendais ne jamais vouloir tuer. Tu te croyais différente. Mais aujourd'hui, tu as agi avant même qu'on ne t'y force. C'est ça qui t'effraie, n'est-ce pas ? Pas ce que je veux de toi. Ce que toi, tu es en train de devenir.

Les mots la percutèrent plus violemment qu'elle ne l'aurait cru. Elle aurait voulu le contredire. Mais ce serait mentir. Il la sentit vaciller. Alors, d'un ton plus bas, presque doux, il ajouta :

— Tu vois, Marie... Je n'ai pas besoin de t'ordonner quoi que ce soit. Je me contente d'observer. Et tu fais exactement ce que je sais que tu finiras toujours par faire.

Puis il se détourna, retournant vers la table d'un pas tranquille, comme si la conversation n'avait jamais eu plus d'importance qu'une autre discussion stratégique.

— Dors un peu. Nous partons à l'aube.

Elle resta figée, le souffle court, sentant ses certitudes s'effriter comme de la pierre calcaire. Elle quitta la tente, mais l'obscurité du camp lui parut soudain moins noire que la vérité qu'il venait de lui jeter au visage.

*

L'aube n'était encore qu'une lueur blafarde à l'horizon lorsque le camp s'anima dans un silence discipliné. Le vent froid portait avec lui l'odeur de la terre gelée et du bois brûlé, s'infiltrant sous les capes épaisses des guerriers qui préparaient leurs montures. Darius avait donné l'ordre de partir sans attendre, et Marie, encore hantée par leur échange de la veille, avait suivi le mouvement, dissimulant sa tension sous un masque impassible.

Ils chevauchèrent pendant des heures à travers les plaines couvertes de givre, avançant vers leur cible avec la précision implacable d'un prédateur en chasse. Le camp romain qu'ils visaient était une petite garnison isolée, suffisamment éloignée des grandes routes pour ne pas recevoir de renforts immédiats. L'objectif était clair : frapper vite, récupérer les provisions et repartir avant que l'ennemi ne puisse réagir.

Lorsque l'escouade approcha du campement ennemi, Darius divisa ses forces. Il envoya un groupe plus restreint en éclaireurs, sous prétexte de couper une éventuelle retraite romaine ou d'intercepter des messagers. Marie resta avec la force principale, concentrée sur l'attaque.

L'assaut fut bref et efficace. Profitant du sommeil des sentinelles, ils s'infiltrèrent avant de

frapper en plein cœur du camp. Le chaos éclata en quelques secondes, les cris des Romains réveillés en sursaut se mêlant aux ordres aboyés par les envahisseurs. Marie se battit aux côtés des guerriers, ses gestes précis et mesurés, chaque coup porté avec une froide efficacité. Mais malgré la brutalité du combat, elle s'efforça encore d'éviter de tuer, privilégiant les blessures incapacitantes.

Lorsque le signal du repli fut donné, elle suivit le mouvement, pensant que l'opération s'achevait comme prévu. Ce ne fut qu'au retour, alors qu'ils rejoignaient le campement, que quelque chose lui parut étrange. Le second détachement les attendait déjà. Certains hommes étaient blessés. Des sacs de butin, bien plus lourds que ce qu'un camp romain aurait pu contenir, pendaient aux flancs des chevaux. L'odeur âcre de la fumée s'accrochait à leurs vêtements, et lorsqu'elle entendit l'un d'eux plaisanter sur les « bonus de la victoire », un mauvais pressentiment s'empara d'elle.

Elle échangea un regard avec Grayson. Ce dernier avait la mâchoire si serrée que ses muscles saillaient sous sa peau. Il avait compris. Ses vétérans avaient cédé à la pulsion du pillage.

En arrivant au campement, l'agitation se propagea rapidement. Le retour de la troupe aurait dû être une réussite éclatante, mais le tonnerre dans le regard de Darius indiquait clairement que ce n'était pas le cas. Il attendait déjà, debout devant sa tente, les bras croisés, son expression froide comme la neige sous leurs pieds.

Donatus, qui avait été chargé de mener le second groupe, s'approcha, la main pressée contre une entaille profonde sur son flanc. Il s'avança vers son chef, et le silence tomba aussitôt sur l'assemblée.

— Je t'ai donné des ordres précis, Donatus, déclara Darius d'un ton glacial. Tu devais frapper le camp romain, rien de plus. Explique-moi ce carnage.

Marie vit le dos de l'homme se raidir. Le général était un vétérans, un homme respecté et craint parmi les siens, mais sous le regard brûlant de Darius, il n'était plus qu'un soldat ayant failli.

— Nous avons trouvé un village à quelques lieues du camp... commença-t-il, mais il s'interrompit sous le poids du silence oppressant.

Darius haussa un sourcil, son expression se durcissant encore.

— Un village.

Donatus déglutit, se rendant compte trop tard que sa justification était inutile.

— Nous étions exaltés par la victoire, les hommes voulaient célébrer...

— Célébrer ?

Le mot fut répété d'une voix si basse que Marie en eut des frissons. Darius fit un pas en avant,

chaque muscle de son corps tendu sous le contrôle qu'il s'imposait.

— Par ta faute, nous risquons de provoquer des représailles bien pires que ce que nous pouvons affronter.

Sa voix n'avait pas changé de ton, mais il n'y avait rien de plus menaçant que le chef de guerre qui parlait doucement lorsqu'il était en colère.

— Tu crois que je peux tolérer cela ?

Donatus, malgré la douleur évidente de sa blessure, se redressa et serra les dents.

— Nous avons ramené des vivres, des armes. Le village ne représentait rien...

Darius s'approcha encore, cette fois si près que Marie crut qu'il allait le frapper. Mais il n'en fit rien. Il le dépassa lentement, lui accordant un regard froid.

— Les Romains peuvent ignorer la perte d'une patrouille. Mais décimer un village qui paie l'impôt, c'est forcer l'Empereur à laver l'affront. Tu viens de transformer une escarmouche invisible en une déclaration de guerre totale. Tu as offert aux tribus alliées de Rome une raison de nous traquer jusqu'au dernier!

Darius se tourna vers ses hommes, son regard balayant les rangs avec un mépris souverain. Puis, son attention se porta sur Marie.

— Soigne-les.

Elle s'avança, mais la suite de l'ordre la glaça.

— Le strict nécessaire. Qu'ils se souviennent de la douleur de leur indiscipline à chaque pas qu'ils feront aujourd'hui. Aucun onguent pour apaiser la fièvre. Juste de quoi les garder debout pour la marche.

Marie sentit une révolte sourde monter en elle. C'était une forme de torture psychologique. Il utilisait son savoir, sa capacité à soulager, pour en faire un instrument de rappel à l'ordre. Elle acquiesça d'un bref hochement de tête, mais ses yeux brillaient d'une colère contenue.

Darius ne lui laissa pas le temps de protester. Il tourna les talons, laissant les blessés face à la sévérité de leur chef et à la pitié contrariée de la guérisseuse.

Marie s'approcha de Donatus, qui grimaçait de douleur. Elle ouvrit sa sacoche, consciente que chaque geste qu'elle allait poser serait un compromis entre son éthique et la loi d'airain de l'immortel.

L'après-midi s'achevait dans une obscurité de plomb. Marie s'était réfugiée sous la vaste tente de la forge, là où l'odeur du charbon de bois et de l'huile rance saturait l'air. Autour d'elle, des tas d'épées ébréchées et de fers de lance tordus attendaient d'être redressés. Elle s'affairait en silence, nettoyant le sang séché sur une lame longue appartenant à l'un des hommes de Donatus. Ses gestes étaient mécaniques, mais ses doigts tremblaient imperceptiblement ; elle cherchait dans cette tâche ingrate un moyen de faire taire le tumulte de ses pensées.

Avant même d'entendre un pas sur la terre battue, elle sentit la vibration familière, ce frisson électrique qui parcourait l'air avant son arrivée. Son corps réagit par pur réflexe : une décharge d'adrénaline, les muscles de son cou qui se raidissent. Darius était là.

Sa silhouette massive bloquait la lumière du brasero à l'entrée. Son ombre, démesurée, s'étira jusqu'aux pieds de Marie.

— Ce n'est pas à toi de t'occuper de cela.

Sa voix était basse, une menace feutrée qui fit se dresser les poils sur les bras de l'immortelle. Elle ne leva pas les yeux, s'acharnant sur une tache de rouille.

— Donatus est blessé, Darius. Il a besoin de repos, pas de passer sa nuit à entretenir son fer...

Elle n'eut pas le temps de finir. En deux enjambées, il fut sur elle. Il lui arracha l'épée des mains avec une telle brutalité qu'elle en eut les doigts endoloris, avant de la projeter contre un tas de boucliers dans un fracas métallique. Marie recula d'un bond instinctif, le souffle coupé. Pendant une fraction de seconde, la tente disparut ; elle ne vit plus que la main de Darius qui l'avait jadis clouée contre l'arbre, sentant à nouveau cette pression sur sa gorge. La peur, viscérale et ancienne, menaça de la paralyser.

— Sa blessure est le prix de son indiscipline, tonna Darius.

Il la dominait, sa présence physique occupant tout l'espace sous la toile de cuir. Ses yeux brillaient d'une lueur sauvage.

— Il n'a pas suivi mes ordres. Il a risqué la survie de ce camp pour un sac de grains et quelques bijoux de villageois. Il mérite de ramper dans sa propre fange. C'est ainsi qu'on tient une armée, Marie. Si les hommes ne craignent pas le châtement, ils deviennent une meute de loups enragés. Et toi...

Il s'approcha plus près encore, envahissant son espace vital.

— Tu ferais mieux de te souvenir à qui tu dois ta place ici avant de jouer les saintes.

Il cherchait la soumission. Il attendait qu'elle baisse la tête, qu'elle s'écrase sous son autorité de seigneur de guerre. Mais Marie, puisant dans une volonté forgée par des siècles d'existence, força son corps à ne pas vaciller. Elle repoussa l'écho de sa propre vulnérabilité pour ne laisser

place qu'à un défi glacial. Elle se redressa, ignorant le tremblement de ses mains, et un sourire sans joie étira ses lèvres.

— Tu ne devrais pas traiter tes hommes comme ça.

Sa voix était calme, mais chaque syllabe était une provocation calculée.

— L'exemple que tu donnes, c'est celui d'un tyran froid et cruel, pas d'un chef. Tes soldats ne te suivent pas par loyauté, mais par peur. Crois-moi, Darius, la crainte est une arme fragile. Un jour, elle se retourne contre celui qui l'emploie.

Elle le fixait droit dans les yeux, attendant une réaction. Elle pensait l'atteindre, fissurer cette armure impénétrable qu'il portait en permanence.

Ce fut sa gifle qui lui répondit.

Un éclair de douleur traversa son visage lorsqu'il la frappa, un geste rapide, brutal, précis. Au-delà de la brûlure sur sa joue, l'impact réactiva la violence subie, un choc sourd qui se propagea dans tout son corps. La nausée, brève et amère, lui tordit l'estomac. Elle vacilla sous l'impact, mais elle ne recula pas, se contentant de tourner lentement la tête pour revenir planter son regard brûlant dans le sien. Le silence qui s'installa était plus oppressant que n'importe quelle parole.

Darius la dévisagea, la mâchoire serrée, les poings crispés comme s'il luttait contre une colère plus vaste que cette simple confrontation.

— De quel droit oses-tu me dire qui je dois être ?

Sa voix était rauque, grondante, chargée d'un ressentiment qu'elle ne s'expliquait pas encore.

— Tu arrives ici, tu imposes ta présence, tu défies mes ordres, et maintenant tu prétends savoir mieux que moi comment on gouverne une armée ?

Marie inspira profondément, chassant la douleur lancinante sur sa joue. Elle ne le lâcha pas du regard.

— Je sais qui tu es.

Darius rit. Un rire bas, amer, sans aucune joie.

— Non. Tu sais qui tu aimerais que je sois. Tu as inventé un fantôme et tu as décidé de l'aimer.

Il fit un pas de plus, réduisant l'espace entre eux jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur de son corps, l'odeur de la sueur et du fer. Son regard l'emprisonna. Il était en colère, mais Marie percevait la faille : cette rage était un bouclier. Il luttait contre une vérité qu'il s'acharnait à refouler. Alors, sans réfléchir, portée par une impulsion qu'elle savait suicidaire, les mots

s'échappèrent :

— Tu me détestes, Darius, je le sais. Parce que c'est tout ce que tu t'autorises à ressentir à mon égard. Tu as peur de ce que je représente pour toi, peur de perdre le contrôle. Alors tu m'éloignes, tu me repousses, parce que c'est plus facile que d'admettre ce que tu ressens.

Aussitôt, elle regretta.

Pourquoi avait-elle dit ça ? Pourquoi ce besoin de s'accrocher à un fantôme du passé, à une image de lui qu'il ne reconnaîtrait même pas ? Elle s'était laissé emporter, comme si, l'espace d'un instant, elle avait voulu croire qu'il y avait encore une faille en lui, un éclat de ce qu'il avait été autrefois.

La prise brutale de Darius sur sa mâchoire la ramena violemment à la réalité.

— Tu crois encore être importante pour moi ?

Elle vit alors ce qu'elle cherchait : un tremblement imperceptible dans sa main. Une seconde, une seule, où le masque de pierre se fissura pour laisser entrevoir une souffrance brute. Mais il se ressaisit avec une cruauté calculée.

— Tu n'es rien.

Les mots claquèrent comme un couperet. Il la relâcha avec un mépris délibéré, reculant d'un pas, son regard d'acier fixé sur elle.

— Tu resteras ici jusqu'à ce que les blessés soient rétablis. Tu soigneras Donatus et les autres. Ensuite, tu partiras. Je me fiche de savoir où. Mais si je croise à nouveau ton chemin, je n'aurai plus cette patience.

Un silence assourdissant tomba entre eux. Marie le fixa, son cœur battant furieusement contre sa poitrine, chaque fibre de son être refusant d'accepter ce qu'il venait de dire. Mais Darius n'attendit pas de réponse. Il tourna les talons et quitta la salle d'armes d'un pas lent et mesuré, sans un regard en arrière.

Elle resta figée au milieu des armes froides, le souffle court. Elle baissa les yeux sur l'épée jetée à terre, son reflet tremblant sur la lame ternie. Elle venait de perdre sa place... mais elle avait vu ses mains trembler.

*

La nuit était tombée sur le camp, mais l'agitation de la confrontation avec Marie continuait de résonner en lui. Il marchait d'un pas mesuré entre les tentes, son regard fixé droit devant, mais son esprit ailleurs. Il avait voulu clore cette discussion, lui imposer une distance définitive, mais

les mots de l'immortelle s'accrochaient à lui comme une lame enfoncée trop profondément pour être ignorée.

"Tu as peur de ce que je représente pour toi."

L'insulte résonnait dans son crâne. Il ne craignait rien. La peur était une faiblesse de mortel qu'il avait éradiquée en lui depuis des siècles de massacres. Mais alors, d'où venait cette tension insupportable ? Pourquoi cette pulsion de la briser à chaque fois qu'elle posait ce regard sur lui ?

Il s'arrêta à la limite du campement et inspira lentement, l'air gelé lui brûlant les poumons. Elle s'égarait dans ses propres songes. Ce qui l'enrageait, ce n'était pas qu'elle lise en lui, c'était qu'elle s'obstine à forger un homme qui n'existait pas. Elle cherchait une étincelle de pitié ou de grandeur là où il n'y avait que du fer et de la nécessité. Darius n'avait jamais permis à quiconque de contester sa nature. Il dirigeait par la crainte, car c'était la seule loi que le monde barbare comprenait.

Et pourtant, Marie le regardait comme s'il était autre chose. Comme s'il lui devait une version de lui-même plus noble, plus humaine.

Elle n'était pas seulement une combattante ; elle était une faille dans son jugement. À chaque fois qu'il la mettait à l'épreuve, qu'il cherchait à éprouver la limite de sa résistance par la rigueur ou la dureté, elle ne reculait pas avec la haine logique d'une victime. Elle affichait une sorte d'attente silencieuse, presque une déception. Et c'était précisément cela qui le rendait furieux : cette certitude qu'elle affichait, cette manière de prétendre qu'il étouffait ses sentiments, alors qu'il ne faisait que suivre ses propres règles de survie.

Il serra les mâchoires. L'intérêt troublant qu'il lui portait l'agaçait. C'était une anomalie stratégique, un bruit parasite dans sa discipline. Elle représentait une remise en question constante de tout ce qu'il avait bâti. Son esprit revenait sans cesse vers elle, non par désir, mais comme on revient vers une lame dont on ne connaît pas encore le tranchant.

En lui ordonnant de partir, il ne cherchait pas à la punir, il cherchait à restaurer l'équilibre de son armée. Elle était un miroir déformant qui lui renvoyait une image de lui-même qu'il ne reconnaissait pas et qu'il refusait de connaître.

— Ce n'est rien, murmura-t-il pour lui-même, sa voix se perdant dans le sifflement du vent. Une étrangère égarée dans ses propres chimères.

Mais alors qu'il reprenait sa marche, il sentit encore la chaleur de sa joue sur sa paume. Ce n'était pas de la tendresse, c'était la brûlure d'une énigme qu'il n'arrivait pas à résoudre par la force. Et pour un homme comme Darius, ce qui ne pouvait être brisé par l'acier devenait une menace pour l'âme.

Le vent froid sifflait à travers les pieux, soulevant par instants des volutes de poussière qui venaient se mêler à la fumée des flammes. L'ambiance était plus lourde que d'habitude, comme si le silence pesait davantage après la tension des derniers jours.

Marie restait en retrait, assise sur une souche un peu à l'écart, son regard perdu dans les ombres mouvantes du camp. Elle observait, sans le vouloir vraiment, le cercle des officiers réunis autour du feu principal. Darius était là, au centre, une présence immanquable malgré son mutisme. Grayson, à sa droite, échangeait quelques paroles avec des soldats, mais Darius lui-même ne participait guère. Il semblait ailleurs, son regard traversant les flammes comme s'il cherchait quelque chose au-delà.

Elle ne pouvait pas dire s'il l'avait remarquée, mais elle sentait son attention flotter dans sa direction, par intermittences, comme un fil tendu entre eux. C'était subtil, imperceptible pour quiconque ne l'aurait pas connu. Mais elle le connaissait. Elle voyait le léger raidissement de ses épaules, la façon dont il jouait distraitemment avec le bord de sa coupe, l'imperceptible hésitation avant qu'il ne détourne les yeux.

Puis, comme s'il décidait brusquement de briser ce moment suspendu, il attrapa la main d'une servante qui passait et la tira contre lui. Le geste était rapide, presque mécanique, et pourtant il semblait parfaitement étudié. La jeune femme, surprise, bafouilla quelques mots avant de se taire sous son regard. Il se leva sans précipitation, la tenant fermement par la taille, et l'entraîna sans un mot vers sa tente.

Le silence tomba autour du feu. Quelques éclats de rire étouffés se firent entendre parmi les officiers, mais l'attention de Darius n'était pas sur eux. Il passa non loin de Marie, et dans l'obscurité entrecoupée de lumière, leurs regards se croisèrent.

Ce n'était pas un regard indifférent. Ni un regard de désir. C'était une provocation, claire et calculée. Il voulait voir si elle réagirait. Mais elle ne bougea pas. Elle maintint son visage impassible, détournant lentement les yeux comme si cela n'avait aucune importance. Pourtant, ses doigts se crispèrent légèrement sur le tissu de sa tunique.

Dans la tente, elle n'entendit rien, et pourtant chaque détail de la scène lui semblait gravé dans son esprit.

Les jours suivants, ce manège se répéta. Presque chaque soir, Darius choisissait quelqu'un — un jeune homme, une femme — et, toujours, il passait à proximité d'elle avant de disparaître dans sa tente. Il ne lui adressait aucun mot, aucun regard explicite, mais tout, dans son attitude, transpirait l'intention derrière le geste. Ce n'était pas seulement pour satisfaire un besoin physique. C'était un test. Mais un test de quoi ?

Marie ne lui donna pas la satisfaction d'une réaction. Elle savait ce qu'il faisait, et elle refusait de jouer à ce jeu. Alors, nuit après nuit, elle resta impassible. Elle s'occupait, polissait ses armes, participait aux rondes sans jamais montrer un intérêt particulier pour ce rituel. Mais à

l'intérieur, la tension montait. Ce n'était pas de la jalousie — du moins, elle refusait de le croire. Ce n'était pas non plus de la colère. C'était autre chose. Une frustration sourde, une impression d'être prise dans un jeu dont elle ne comprenait pas toutes les règles.

Et pourtant, il continuait. Jusqu'à ce qu'un soir, sans prévenir, il s'arrête.

Marie le remarqua immédiatement. Ce soir-là, alors que le camp s'apaisait, que les discussions s'étouffaient autour des feux mourants, il ne choisit personne. Il se leva sans un mot et rejoignit seul ses quartiers, sans même un regard vers les serviteurs qui, d'ordinaire, se tenaient prêts à répondre à ses ordres. Un silence inhabituel pesait sur sa démarche, comme si une décision avait été prise sans qu'il ne cherche à la justifier.

Ce fut pour elle le signe qu'il était temps d'agir.

Elle était restée à l'écart toute la soirée, le regard perdu dans les flammes qui crépitaient devant elle. Le camp s'endormait lentement, les discussions s'éteignaient une à une, mais en elle, tout était encore en suspens. Sa confrontation avec Darius résonnait dans son esprit comme une blessure à peine refermée. Elle revoyait ses yeux d'un bleu tranchant, son expression glaciale, sa voix dure lorsqu'il lui avait craché qu'elle ne représentait rien.

Mais s'il voulait vraiment la réduire à l'état de néant, pourquoi continuait-il ? Pourquoi ce jeu absurde, ces serviteurs qu'il choisissait chaque soir sous ses yeux, ce rituel implacable qu'il répétait encore et encore ? C'était une démonstration. Un message silencieux mais limpide : elle n'avait aucun pouvoir sur lui.

Elle en avait assez. Assez d'être testée. Assez d'attendre qu'il daigne voir ce qu'elle représentait vraiment. Assez de son mépris et de cette tension invisible qui les liait sans qu'il l'admette.

Bientôt, elle ne serait plus là.

Le temps des blessures était presque écoulé, et avec lui, son dernier prétexte pour rester. Bientôt, il la renverrait. Il l'oublierait. Elle ne serait qu'un visage de plus dans cette existence de conquêtes et de batailles. Elle aurait dû accepter cette fin : tourner la page, abandonner cette quête absurde, le laisser sombrer dans la violence et l'indifférence qu'il avait choisies. Mais quelque chose en elle refusait. Une rage sourde, un désir d'ébranler cette certitude glacée qu'il s'était forgée.

Pourquoi la repoussait-il s'il se fichait réellement d'elle ? Pourquoi ces regards furtifs, ces tests, cette obsession à vouloir la voir plier ? Il la rejetait, la méprisait, la testait comme un jouet dont il mesurait la résistance. Et pourtant, dans ses silences, dans ces éclats de regard qu'il pensait invisibles, elle percevait autre chose. Une faille. Elle le sentait dans la façon dont il oscillait entre la provocation et l'indifférence, dans sa manière d'attendre une réaction d'elle, sans jamais la formuler. Il voulait la repousser, mais il continuait de la sonder, cherchant... quelque chose.

Elle n'en pouvait plus.

Elle avait enduré son mépris, son cynisme, ses tests incessants. Elle avait accepté de tuer sous ses ordres, de plier sans rompre, de prouver sa valeur encore et encore. Et malgré tout cela, il continuait de la traiter comme une étrangère, un pion qu'il observait d'un regard distant, un élément dont il ne savait que faire.

Elle en avait assez d'être spectatrice, assez de se heurter à son mépris, assez d'attendre un signe qui ne viendrait jamais. Il ne voulait pas voir ce qu'elle représentait. Il refusait de l'admettre. Alors elle allait l'y contraindre.

Elle se leva brusquement, chassant l'hésitation qui l'avait retenue jusqu'ici. Pourquoi maintenant ? Pourquoi ce soir ?

Elle n'avait rien à perdre.

Si elle échouait, alors qu'importe ? Il la rejetterait une fois de plus, et elle partirait, comme prévu. Mais si elle parvenait à fissurer son masque, à faire bouger quelque chose en lui, alors elle aurait au moins prouvé qu'elle n'avait pas rêvé ces éclats de doute, ces moments furtifs où il semblait vaciller. Elle ne cherchait pas une victoire. Juste un impact.

Et lorsqu'elle se dirigea vers sa tente, d'un pas lent mais résolu, elle sut qu'il était trop tard pour reculer.

*

Elle se lava longuement, s'attardant sur chaque geste comme pour effacer quelque chose d'invisible sur sa peau. Puis elle enfila une robe de lin bleu, simple mais élégante, ajustée à la taille par une fine ceinture, un vêtement à la fois anodin et soigneusement choisi. Chaque détail était maîtrisé, chaque pas qu'elle s'apprêtait à faire l'était tout autant.

Lorsqu'elle sortit de sa tente, le vent frais de la nuit souleva légèrement les pans du tissu, mais elle ne ralentit pas. Ses pas étaient sûrs, mesurés, et son regard, fixé droit devant elle, ne tremblait pas. Pourtant, à peine avait-elle traversé l'espace qui séparait son abri des quartiers de Darius qu'une ombre se détacha des tentes environnantes.

Grayson.

Il s'avança lentement, son regard acéré glissant sur elle avec suspicion. Il ne dit rien, mais l'intensité de son observation suffisait à exprimer son désaccord.

— Je vais voir Darius, déclara-t-elle simplement, sa voix calme, sans appel.

Le second du chef ne bougea pas tout de suite, sa carrure barrant le passage comme un

rempart. Puis, après un silence chargé de reproches muets, il s'écarta. Marie sentit son regard d'acier la suivre, une promesse de conséquences si elle causait le moindre tort à son maître. Elle franchit sans hésitation le rideau de cuir de la tente de Darius.

Il était là, une lame en main, aiguisant méthodiquement le fil de l'acier d'un geste lent et précis. Il ne leva pas immédiatement les yeux, mais elle savait qu'il l'avait sentie avant même qu'elle ne franchisse l'entrée.

— Que veux-tu ?

Sa voix était calme, sans chaleur, sans surprise. Marie s'approcha, son regard fixé sur lui, et, d'une voix ferme, elle répondit :

— Je veux t'apprendre la douceur.

Le mouvement de sa main s'arrêta net, la pierre à aiguiser suspendue au-dessus de la lame. Il tourna lentement la tête vers elle, l'observant avec une intensité nouvelle, une lueur indéchiffrable passant brièvement dans ses yeux avant qu'un sourire ironique ne vienne effacer toute trace de trouble.

— Je n'ai pas besoin de toi pour ça, répliqua-t-il, son ton empreint de sarcasme.

Mais elle ne recula pas. Elle avança au contraire, réduisant la distance entre eux, chaque pas mesuré, maîtrisé, un défi silencieux lancé à l'homme qu'il était devenu.

— Alors montre-moi, murmura-t-elle, la tension entre eux se resserrant comme un étau.

Elle leva lentement la main et, du bout des doigts, effleura sa joue. Darius la saisit brusquement, ses doigts encerclant son poignet avec force, comme pour la maintenir à distance, comme pour lui rappeler qu'il ne se laissait pas toucher sans son consentement. Mais son regard trahissait une hésitation fugace, une faille imperceptible.

— Je sais être doux, si tel est mon bon plaisir , gronda-t-il, comme une défense plus qu'une affirmation.

Elle ne recula pas. Au contraire, elle posa son autre main sur sa poitrine, sentant le battement sourd et puissant de son cœur sous la tunique de cuir. Elle glissa ses doigts vers son cou, cherchant le contact de sa peau brûlante. Darius ne lâcha pas son poignet, mais son étreinte perdit de sa rigueur. Sa respiration se fit plus profonde, plus irrégulière.

Alors, Marie encadra son visage de ses deux mains.

Ses doigts explorèrent les lignes de son front, ses tempes, descendant avec une légèreté de plume jusqu'à ses lèvres. Elle percevait la lutte intérieure, ce mur de glace qu'il s'évertuait à maintenir et qui commençait à fondre sous ses paumes. Elle se pencha, son visage à quelques

centimètres du sien, mêlant son souffle au sien jusqu'à ce que leurs lèvres se frôlent.

C'est alors que cela arriva. Un éclair dans son esprit. Vif. Furtif. Un instant volé à un autre temps.

Elle le revit, bien plus tard, dans cette église où tout avait commencé. Le poids des interdits, la douceur teintée de regrets, la force de cet amour qu'ils n'avaient pas pu vivre autrement. L'émotion explosa en elle comme une onde de choc, la ramenant brutalement à la réalité.

Darius recula d'un bond, renversant presque le siège derrière lui. Son visage était décomposé, ses traits d'ordinaire si fermes paraissaient soudainement vulnérables.

— Qu'est-ce que c'était ?!

Sa voix était rauque, chargée d'un trouble qu'il ne parvenait plus à murer sous son autorité. Marie ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Son cœur cognait contre ses côtes, un oiseau affolé cherchant une issue.

— Tu l'as ressenti... toi aussi ? murmura-t-elle, bouleversée.

Il porta une main à sa poitrine, comme s'il pouvait encore sentir la trace de ce moment fugace gravée en lui.

— Je nous ai vus... souffla-t-il, son regard perdu dans le vide.

Il releva brusquement la tête, son regard bleu acier plongeant dans le sien avec une exigence sauvage. Il exigeait une explication, une vérité qu'il puisse saisir. Mais Marie, sentant le gouffre s'ouvrir sous ses pieds, fut prise d'une panique viscérale. Si elle parlait, si elle confessait son secret, elle risquerait de briser un équilibre fragile dont elle ne mesurait même pas toutes les conséquences.

Non. Il ne devait pas savoir.

— Darius... Je...

Mais elle ne termina pas sa phrase. D'un geste précipité, elle se détourna et quitta la tente, la respiration saccadée, incapable d'affronter son regard une seconde de plus.

Darius resta immobile un instant, les doigts crispés, ses pensées en plein tumulte. *Qu'est-ce que c'était ?*

Il pouvait encore sentir la chaleur de ses mains sur sa peau, la douceur de son contact. Ce n'était pas la première fois qu'une femme tentait de l'approcher, et d'ordinaire, il savait exactement comment réagir. Repousser, ignorer, ou prendre ce qu'on lui offrait sans y attacher d'importance. Mais là... quelque chose s'était imposé à lui, l'arrachant à son propre contrôle. Il

n'aurait jamais dû la laisser s'approcher ainsi. Il le savait. Et pourtant, il s'était figé, comme pris dans un piège qu'il n'avait pas vu venir. Sa manière de le toucher, sans peur, sans soumission, l'avait déstabilisé plus qu'il ne voulait l'admettre. Elle ne s'offrait pas comme les autres. Elle avait décidé qu'elle pouvait le toucher, et elle l'avait fait. Avec une audace qui aurait dû le mettre en colère. Il aurait pu la repousser dès le premier contact. Il ne l'avait pas fait.

Un rictus amer effleura ses lèvres alors qu'il passait une main sur son visage, tentant de chasser le trouble qui l'habitait. Toujours cette maudite immortelle. Depuis son arrivée, elle s'insinuait dans son esprit, comme une anomalie qu'il ne parvenait pas à résoudre. Il pensait la comprendre. Une guerrière arrogante, persuadée d'avoir sa place parmi eux. Une femme qui refusait de se soumettre, qui cherchait à le provoquer sans même s'en rendre compte. Mais il y avait quelque chose en elle qui sonnait faux, une dissonance entre son discours et ses actes. Comme si elle n'appartenait pas vraiment à ce monde. Et voilà qu'elle venait de lui en donner la preuve.

Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait ressenti... Il ne pouvait pas l'expliquer. Ce n'était pas un simple vertige, pas un souvenir enfoui. C'était autre chose.

Et elle, elle avait fui.

Il serra les poings. Elle savait ce qui venait de se produire et elle avait préféré s'échapper plutôt que de lui répondre. Et ça, il ne pouvait pas le tolérer.

Darius n'aimait pas les mystères. Il n'aimait pas les questions sans réponses, encore moins quand elles le concernaient directement. Son esprit pragmatique exigeait des faits, des explications tangibles. Il n'avait jamais cru aux présages, aux signes du destin. Tout s'expliquait, tout se décortiquait, tout se maîtrisait. Alors il comprendrait.

Il inspira profondément, forçant le calme à revenir dans ses veines. Ce n'était rien. Un artifice, une ruse de cette femme pour le déstabiliser. Il ne se laisserait pas hanter par une ombre. Elle voulait jouer avec le feu ? Soit. Mais la prochaine fois qu'il mettrait la main sur elle, ce ne serait pas pour apprendre la douceur. Ce serait pour lui arracher la vérité, mot après mot.

*

La nuit fut une prison d'incertitudes. Marie, tourmentée, lutta contre un sommeil agité où Darius apparaissait tour à tour comme un allié bienveillant et un adversaire insaisissable. Elle revoyait son regard brûlant, sa main qui l'avait saisie, ses mots tranchants comme une lame. Chaque fois qu'elle sombrait dans l'inconscience, son esprit la ramenait à lui, à ce moment dans sa tente, à cette faille qu'elle avait cru entrevoir avant qu'il ne la referme brutalement. Lorsqu'elle se réveilla, le corps engourdi par le froid du matin, une seule certitude lui apparut : elle devait renoncer.

Elle s'était bercée d'illusions. Elle s'était imaginée pouvoir le toucher, éveiller en lui quelque chose qu'il n'était pas encore prêt à comprendre. Mais cet homme n'était pas celui qu'elle avait connu. Il ne le serait peut-être jamais. *À quoi bon s'accrocher à un espoir aussi insensé ?* Peut-être aurait-elle dû, dès le départ, se contenter de soigner les blessés et d'attendre le moment de repartir, sans chercher à infléchir le cours de l'histoire. Cette mission lui échappait, glissant entre ses doigts comme du sable.

Le matin venu, elle prit une décision. Elle cessa de participer aux entraînements, ignora les regards des soldats, se consacra exclusivement aux soins des blessés. Elle troqua ses vêtements de combat pour une robe simple, celle qu'elle avait portée la veille, comme pour marquer une rupture avec l'illusion qu'elle avait voulu se créer. Plus encore, elle évita Darius. Elle passa le plus clair de son temps hors du camp, prétextant la recherche de plantes médicinales ou de sources d'eau. Mais en vérité, elle fuyait.

À la tombée du jour, incapable de supporter plus longtemps l'oppression du camp, elle s'éloigna encore, marchant jusqu'à une clairière bordée d'un ruisseau. Le murmure de l'eau sur les pierres lui apporta un semblant de répit, mais son esprit restait assiégé. Assise sur un rocher, elle effleura machinalement son poignet gauche, là où, sous sa peau, se cachait la technologie qui lui permettrait de fuir définitivement cette époque.

Tout était devenu trop lourd. L'ampleur de la mission la dépassait. Elle n'était pas seulement venue pour Darius. Et pourtant, malgré toutes ces précautions, malgré tous les avertissements de Jehan, elle avait échoué. Elle s'était laissée entraîner trop loin, s'était impliquée trop profondément. L'homme qu'elle avait aimé n'existait pas encore. Et rien ne disait qu'il existerait un jour.

Elle sentit son cœur se serrer sous cette pensée. Était-elle réellement en train de le perdre, ou bien ne l'avait-elle jamais retrouvé ? Elle expira lentement, comme si cela pouvait alléger la douleur dans sa poitrine. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle connaissait la seule issue raisonnable. Elle n'avait plus sa place ici.

Alors, dans un souffle, elle murmura à elle-même :

— Je dois partir. Il est hors de portée.

Une vibration familière interrompit brutalement ses pensées. L'écho d'une présence immortelle. Son instinct se tendit avant même qu'elle n'entende les bruits de pas dans la nuit. Elle redressa légèrement la tête, les sens en alerte, et tourna son regard vers les ombres qui s'étiraient à la lisière des arbres.

Grayson.

Sa silhouette s'extirpa des ombres. Il marchait avec une lenteur calculée, ses yeux froids scrutant Marie avec une hostilité nouvelle, teintée d'une curiosité qu'il peinait à masquer. Il avait vu le trouble de Darius au petit matin, ce silence inhabituel et cette tension qui rendait le chef

électrique, imprévisible. Grayson détestait ce que Marie provoquait : elle brisait la machine de guerre parfaite qu'était leur chef.

— Darius veut te voir, déclara-t-il d'un ton sec.

Marie sentit son estomac se nouer. Elle chercha une faille sur le visage de Grayson.

— Pour quelle raison ?

Grayson contracta la mâchoire. Il aurait voulu répondre qu'il n'en savait rien, mais l'agacement perçait sous son masque.

— Il ne m'en a pas donné, répliqua-t-il, un brin plus brusquement qu'à l'accoutumée. Mais il t'attend. Et je te conseille de ne pas le faire patienter davantage. Son humeur est... changeante aujourd'hui.

Il fit un pas de côté pour lui laisser le passage, mais son regard pesait sur elle comme une menace. Il savait qu'il s'était passé quelque chose dans cette tente, quelque chose qui échappait à sa compréhension de soldat, et cette impuissance le rongait

Alors qu'elle se levait pour le suivre, ses pensées s'emballèrent de nouveau. Pourquoi Darius voulait-il la voir, après leur étrange interaction de la veille ? Était-ce une confrontation qu'il cherchait ? Un dernier affrontement avant de lui ordonner de partir ? Ou bien... voulait-il autre chose ? Elle aurait voulu croire que rien ne la rattacherait plus à lui. Mais chaque pas en direction du campement prouvait le contraire.

*

Le retour vers le camp se fit dans un silence pesant, seulement troublé par le bruissement du vent dans les feuillages et le craquement des pas sur la terre humide. Grayson avançait d'un pas régulier, jetant parfois un regard furtif en direction de Marie. Quelque chose, dans son attitude, éveillait en lui une méfiance sourde. Elle n'avait pas reparu de la journée, et Darius, inhabituellement agité, l'avait envoyé la chercher sans donner plus d'explications. Il n'avait pas précisé s'il s'agissait d'un ordre ou d'une nécessité, mais l'immortel avait perçu une tension inhabituelle dans sa voix, une impatience contenue qui ne lui ressemblait pas.

Il écarta le rideau de la tente et fit un signe de tête à Marie pour l'inviter à entrer. Elle hésita une fraction de seconde, puis franchit le seuil. Derrière elle, Grayson se retira sans un mot, lançant néanmoins un dernier regard en direction de son chef avant de s'éclipser.

L'intérieur de la tente était baigné d'une lueur douce, projetée par les torches accrochées aux piliers de bois. Darius se tenait debout, de dos, les bras croisés, vêtu d'une simple tunique de lin et d'une armure légère en cuir. Il ne se retourna pas immédiatement à son entrée, comme s'il évaluait encore la nécessité de cette entrevue.

— Je ne t'ai pas vue de la journée, dit-il enfin, sa voix grave rompant le silence.

Marie resta figée près de l'entrée, incapable de répondre. Son cœur battait trop fort, cognant dans sa poitrine comme un tambour. Elle sentait l'attente suspendue dans l'air, cette tension invisible qui les avait suivis depuis la veille.

Il pivota lentement, son regard sombre trouvant le sien. Ce qu'il y vit sembla le troubler. Elle ne le défiait pas cette fois, elle ne l'affrontait pas avec cette détermination farouche qui la caractérisait. Son visage était fermé, presque fragile, comme si elle portait sur ses épaules un poids qu'elle ne savait plus comment supporter.

— Tu as raison, Darius, murmura-t-elle. Je n'ai rien à faire ici.

Il s'approcha d'un pas lent, mesuré, cherchant à lire ce qui se cachait derrière ses mots.

— Que s'est-il passé hier ?

Elle détourna légèrement les yeux, prise dans un tumulte intérieur qu'elle ne pouvait lui expliquer.

— Je ne sais pas...

C'était un mensonge, ou du moins une vérité incomplète. Elle ignorait pourquoi cette vision s'était imposée à eux, mais elle savait ce qu'elle signifiait. Elle ne pouvait pas lui dire. Darius la scruta un instant, puis soupira, visiblement partagé entre l'incompréhension et une frustration sourde.

— Mensonge, trancha-t-il froidement. Tu trembles encore. Je veux comprendre ce que j'ai vu. Ce que tu m'as fait voir.

Il fit un pas de plus. Marie, prise de panique à l'idée de revivre ce choc temporel ou de céder à l'émotion, recula instinctivement jusqu'à heurter la paroi de la tente.

— Ne m'approche pas ! lâcha-t-elle, la voix brisée.

Elle baissa la tête, les doigts crispés dans les plis de sa robe.

— Je n'aurais pas dû... Je n'aurais jamais dû t'embrasser. C'était une erreur.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle, l'observant en silence. Puis, avec une lenteur calculée, il tendit la main et attrapa doucement ses poignets. Son geste n'était ni brutal ni oppressant, mais il portait en lui une fermeté qui la força à se redresser, à ne plus fuir son regard.

— Maintenant, embrasse-moi, dit-il avec calme.

Ses yeux s'écarquillèrent. Elle secoua la tête, le souffle coupé par l'appréhension. Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Tu as ouvert une porte. Tu ne la refermeras pas avant que j'aie décidé de ce qu'il y a derrière.

La main du guerrier glissa le long de sa mâchoire, relevant légèrement son visage vers le sien. Aussitôt, le contact lui rappela la prise implacable, la domination brutale subie. Cette simple pression ravivait un pic de panique physique. Ses muscles se contractèrent, la préparant instinctivement à la défense. Elle resta ainsi, le corps pétrifié par une résistance qu'elle ne parvenait pas à briser. Le choc ne venait pas seulement du traumatisme passé : chaque fibre d'elle criait de peur à l'idée qu'un nouveau contact révèle encore un fragment de son secret. Elle sentit son souffle chaud frôler sa peau, son cœur s'emballa. Elle voulut détourner la tête, mais la pression de sa main l'en empêcha.

— Ce ne sont que des chimères, murmura-t-il contre ses lèvres.

Puis il l'embrassa.

Ce fut d'abord un contact à peine appuyé, une pression douce mais insistante, sans violence, sans brusquerie. Il s'attendait presque à un choc, à cette même déflagration d'images qui l'avait assailli la veille, mais il n'y eut rien. Rien d'autre que la sensation de ses lèvres contre les siennes, la chaleur diffuse de son corps si proche.

Pourquoi cette fois ne voyait-il rien ?

Il approfondit légèrement le baiser, testant, cherchant à provoquer cette faille. Mais toujours rien. Juste elle, juste ce contact qui aurait pu être anodin, s'il ne portait pas en lui quelque chose de plus insidieux.

Marie s'attendit à être submergée d'images, à sentir son esprit chavirer sous le poids du temps, mais il n'en fut rien. Un immense soulagement la traversa à l'absence de visions, mais il fut immédiatement éclipsé par la mémoire de la violence. La proximité physique, bien que volontaire, ravivait dans son corps le souvenir du choc. Une alarme muette résonnait, et même si l'absence de vision ôtait la peur du futur, elle la laissait face à la peur du passé. Ses lèvres restaient passives, et le reste de son corps demeurait rigide, luttant contre la sensation d'être à nouveau sous sa prise. Elle se sentit vaciller, mais Darius la retint, approfondissant lentement le baiser, testant sa réaction. Elle ne le repoussait pas. Pourtant, elle ne répondait pas non plus. Il pouvait sentir son hésitation, cette lutte intérieure qu'elle menait contre elle-même.

Lorsqu'il s'écarta, elle garda les yeux clos un instant, comme figée dans un espace suspendu où le temps lui-même semblait hésiter à reprendre son cours. Son souffle était court, sa poitrine se soulevait encore sous l'intensité du moment. Puis elle rouvrit lentement les yeux. Son regard accrocha le sien, cet abîme insondable où elle cherchait une vérité qui lui échappait sans cesse. Darius ne recula pas. Il la fixait avec une intensité où se mêlaient une assurance sauvage et une incertitude nouvelle. Il la testait encore, même dans cette proximité brûlante, cherchant à comprendre pourquoi, cette fois, le destin n'avait pas crié.

Lentement, la rigidité qui emprisonnait Marie commença à céder sous le poids d'une nécessité plus vaste. Elle sentit la lutte s'apaiser au fond d'elle, non parce que la peur avait disparu, mais parce que le besoin de lui, ce lien invisible et puissant qu'elle portait dans son sang, devenait insupportable. Ce n'était plus seulement l'espoir de retrouver l'homme qu'il deviendrait, mais cette part de son essence qu'elle abritait en elle et qui cherchait désespérément à rejoindre sa source.

Sous cette attraction magnétique, l'alarme du traumatisme finit par s'émousser. Elle accepta de baisser la garde, laissant le désir et l'espoir l'emporter sur la mémoire. Son cœur vacilla. Il était là, tangible, enfin accessible. Pas un mirage, pas un souvenir déformé par l'attente. Juste lui, bien réel, et cette fois, il ne cherchait pas à la briser, mais à la découvrir. Une chaleur diffuse s'empara d'elle, mélange de soulagement et d'un désir trop longtemps contenu. Elle n'avait cessé de le chercher, de vouloir raviver en lui l'étincelle de l'homme qu'elle avait connu, et en cet instant, le risque de se perdre lui semblait dérisoire face à la promesse de l'atteindre enfin.

Darius, lui, aurait dû s'éloigner. Ce baiser n'avait été qu'un test, un moyen d'arracher à Marie une vérité qui lui échappait encore. Il s'était persuadé que ce contact n'avait rien d'autre qu'un objectif précis : provoquer une vision, comprendre ce qu'il s'était passé la veille. Mais maintenant qu'il savait que rien ne viendrait, que ce toucher ne lui apporterait aucune réponse, une autre question s'imposa brutalement à lui.

Pourquoi ne se reculait-il pas ?

Il aurait pu briser ce moment. Il aurait dû. Mais lorsqu'elle combla de nouveau l'espace entre eux, lorsqu'elle l'embrassa cette fois sans hésitation, sans confusion, il ne trouva pas la force de la repousser. Cette fois, il ne se contenta pas de subir son baiser. Ses lèvres s'entrouvrirent sous les siennes, et un frisson le traversa en sentant l'écho immédiat de son propre désir. Il l'attira contre lui, ses mains glissant lentement sur sa taille, comme s'il pesait encore chacun de ses gestes, incapable de nommer cet instinct qu'il luttait pourtant à contenir. Il ne cherchait pas à s'imposer, ne cherchait même pas à prendre le contrôle. C'était un jeu silencieux, incertain, où aucun d'eux ne mettait encore de mots sur ce qui se tramait entre eux.

Marie le sentait, cette retenue, ce mur invisible qu'il persistait à maintenir malgré leur proximité. Mais elle s'en moquait. Il la touchait. Il la laissait être là, contre lui. C'était suffisant. Elle laissa ses doigts effleurer sa mâchoire, descendre le long de sa gorge, jusqu'à la naissance de son torse. Il frissonna sous son contact mais ne s'éloigna pas. Un souffle plus profond souleva sa poitrine, comme s'il se laissait aller, juste un instant, à ce qu'ils étaient en train de créer.

Était-ce une faille dans son contrôle, ou un simple abandon au moment ? Marie n'aurait su le dire. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il ne l'ignorait plus. Il ne la défiait plus. Il était là.

Darius, lui, ne cherchait rien d'autre qu'un plaisir immédiat. Il avait connu des corps soumis par l'obéissance ou la crainte, des servantes qui se pliaient à ses envies sans jamais y prendre part. Avec elle, tout était différent. Elle le voulait. Il le sentait dans la façon dont elle s'abandonnait à lui avec une ardeur qu'il n'avait pas besoin d'exiger. Elle était plaisante. Son souffle court, sa chaleur, sa peau frémissante sous ses doigts... tout en elle flattait ses sens. Il

apprécia la fermeté de son étreinte, cette absence totale de docilité. Elle n'était ni fragile, ni effacée. En cet instant, elle s'offrait sans calcul, et cela suffisait à balayer ses dernières réticences.

C'était différent. Et c'était suffisant.

Il se laissa glisser dans cette chaleur sans chercher à en comprendre le sens. Pas d'attachement. Pas d'émotions qui dépassent le simple plaisir de la chair. Elle s'offrait à lui, et il n'avait aucune raison de refuser.

La tension entre eux se mua en quelque chose de plus charnel, de plus impérieux. Il ne disait rien, ne faisait aucune promesse, mais il ne fuyait plus. Pour Marie, c'était une victoire, la preuve qu'elle avait enfin trouvé une brèche. Pour Darius, ce n'était qu'une nuit volée au reste du monde, une parenthèse fragile qui, il le savait déjà, ne résisterait sans doute pas aux premières lueurs de l'aube.

Elle resta un long moment allongée à ses côtés, les pensées en désordre, incapable de définir ce qu'elle ressentait vraiment. Elle se tourna légèrement vers lui, cherchant à déchiffrer une expression sur son visage, une trace de ce qu'ils venaient de partager. Mais Darius restait immobile, le regard perdu dans les ombres des tentures, comme s'il cherchait déjà à reconstruire la barrière qu'il avait laissé tomber. Un doute insidieux s'insinua en elle. *Avait-elle vraiment franchi une étape, ou n'était-ce qu'une autre illusion ?*

Elle se redressa lentement, cherchant sa robe du bout des doigts, mais avant qu'elle ne puisse s'éloigner, une main chaude et ferme se referma doucement autour de son poignet. Elle sursauta légèrement et releva la tête vers Darius. Il la fixait avec une intensité qu'elle ne lui avait jamais connue, un mélange de trouble et d'exigence.

— Reste.

Un simple mot, mais chargé d'un poids qu'elle ne comprenait pas entièrement. Sa voix n'avait rien d'un ordre, ni d'une demande pressante. C'était une invitation, une rare vulnérabilité qu'il laissait entrevoir, un instant fugace où il ne jouait plus aucun rôle.

Elle sentit son cœur vaciller. Pendant un bref instant, elle crut voir l'ombre de celui qu'il deviendrait un jour. L'homme qu'elle avait tant aimé, celui qu'elle avait suivi à travers les siècles. Une chaleur douce l'envahit, un espoir ténu qu'elle s'efforçait pourtant d'ignorer.

— S'il te plaît, ajouta-t-il dans un souffle.

L'ajout de ces mots, si étrangers à sa nature, acheva de faire ployer ses dernières résistances. Elle laissa retomber le vêtement et, dans un geste fluide, se glissa à nouveau contre lui. Lorsqu'il referma ses bras autour d'elle, elle sentit pour la première fois une forme de trêve.

Darius, lui, ne comprenait pas ce qui l'animait. Il aurait dû la laisser partir, reprendre son

masque et préparer les ordres de marche pour le lendemain. Mais la présence de Marie, sa chaleur et cette façon qu'elle avait de ne pas le craindre, créaient en lui un vide qu'il ne savait comment combler autrement qu'en la gardant contre lui. Il se sentait étrangement dépossédé de sa propre dureté.

Cette nuit-là, il n'y eut ni provocation, ni combat de volontés. Dans l'obscurité de la tente, leurs gestes perdirent de leur urgence pour gagner en lenteur, une exploration muette où chaque contact cherchait à effacer, pour quelques heures, tout ce qui les séparaient. Pour la première fois depuis longtemps, Darius ne cherchait pas à dominer ; il se laissait simplement porter par le courant d'une rivière dont il ne connaissait pas encore le nom.

*

L'aube filtrait à travers les tentures, une lumière pâle glissant sur les étoffes épaisses de la tente. L'air était encore empreint de la chaleur de la nuit, du souffle partagé, des murmures à peine échappés. Marie était allongée contre Darius, sentant la respiration lente et régulière du guerrier sous sa paume posée sur son torse. Ses doigts effleuraient machinalement sa peau, savourant le silence et la rare tranquillité de cet instant.

Darius, lui, était éveillé depuis un moment déjà. Il observait le plafond de la tente sans vraiment le voir, perdu dans un silence intérieur qu'il ne savait pas nommer. Il avait voulu forcer le destin la veille, provoquer à nouveau cette vision, mais rien ne s'était produit. C'était frustrant pour un homme comme lui, habitué à ce que chaque effet ait une cause identifiable, à ce que chaque territoire se laisse cartographier. Pourtant, une idée commençait à s'insinuer en lui : et si elle disait vrai ? Et si elle n'avait réellement aucune explication à lui offrir ? Il commençait à entrevoir l'idée, dérangement, qu'il doive apprendre à vivre avec ce vide, avec cette vision sans réponse qui resterait à jamais une énigme suspendue entre eux. Peut-être qu'il ne saurait jamais.

Il se souvenait encore du jour où il lui avait demandé de partir, quelques semaines plus tôt. Elle devait rester jusqu'à ce que les blessés soient rétablis, pas plus. Il avait été catégorique.

Et pourtant, elle était encore là.

Il aurait dû le lui rappeler. Il aurait dû profiter de cet instant pour lui dire que son temps parmi eux était révolu, qu'il était temps qu'elle poursuive son chemin. Il aurait dû, mais il n'en avait pas envie. Et il ne savait pas pourquoi.

Il laissa courir une main distraite dans ses cheveux avant de se redresser, rompant le fragile équilibre qui s'était installé entre eux. Il sentait son regard sur lui alors qu'il quittait la chaleur du lit et retrouvait l'air plus froid de la tente. Il ne voulait pas s'attarder. Il refusait de donner à cette nuit une signification qu'il n'était pas prêt à affronter.

Elle le regarda se lever, l'observant alors qu'il ajustait son armure de cuir, celle-là même

qu'elle lui avait ôtée quelques heures plus tôt. Il attachait les sangles avec une efficacité mesurée, comme si chaque geste avait pour but d'éloigner définitivement la langueur de la nuit.

— Tu seras à l'entraînement aujourd'hui ? demanda-t-il sans détour, sans même la regarder.

Sa voix n'avait rien d'un ordre, mais elle n'était pas non plus une invitation. Il voulait simplement rétablir un semblant de normalité, lui faire comprendre que tout devait reprendre son cours, comme si rien n'avait changé.

Marie se redressa lentement, laissant le drap glisser sur sa peau encore marquée par leur échange.

— Suis-je toujours la bienvenue parmi vous ?

Il s'arrêta un bref instant, relevant enfin les yeux vers elle. Il aurait pu lui répondre qu'elle n'avait jamais été la bienvenue, qu'il n'avait pas changé d'avis sur sa présence ici. Mais ce n'était pas vrai. Une ombre de sourire effleura ses lèvres, fugace, presque imperceptible.

— Jusqu'à preuve du contraire.

Elle soutint son regard, cherchant dans cette réponse l'esquisse d'un engagement, d'un aveu. Mais il n'y avait rien d'aussi simple avec lui. Un sourire malicieux se dessina alors sur ses lèvres tandis qu'elle se leva, enroulant un tissu autour d'elle.

— Et que vont penser tes hommes ?

Cette fois, il laissa échapper un bref rire, un éclat rare, aussi fugace que la lumière du matin.

— Ils n'oseront rien dire. Apparemment, je suis froid et cruel...

Marie ne put s'empêcher de sourire en entendant ses propres mots lui être renvoyés avec cette ironie subtile qu'il maîtrisait si bien.

Mais elle le connaissait assez pour voir ce qui se jouait réellement dans ses yeux. Il ne la chassait pas, mais il ne l'ouvrait pas non plus à lui. Il n'avait pas encore décidé ce qu'elle représentait pour lui, et cela l'agaçait autant que cela le fascinait.

Il ne s'attarda pas davantage. En quelques instants, il était prêt et quitta la tente sans un regard en arrière, comme si rien ne s'était passé. Comme si la nuit qu'ils avaient partagée n'avait été qu'un interlude, une parenthèse qui n'avait pas sa place à la lumière du jour.

L'immortelle sentit immédiatement les regards posés sur elle en sortant à son tour. Les gardes postés non loin évitaient soigneusement de croiser son regard, mais elle percevait leur silence, ce mutisme pesant chargé de non-dits. Le soleil matinal dissipait peu à peu les vestiges de la

nuit, mais il ne pouvait effacer ce que chacun savait déjà.

Elle avança sans ralentir, regagnant sa propre tente pour se préparer. Sur le chemin, elle croisa Grayson. Il ne dit rien, ne marqua aucune réaction visible, mais son regard, lui, était plus éloquent que n'importe quelle remarque. Il était froid, tranchant, chargé d'un mélange d'agacement et de mépris silencieux. Elle savait ce qu'il pensait. Il n'avait pas besoin de l'exprimer.

Sur le terrain d'entraînement, Darius n'afficha aucun changement d'attitude. Il était implacable, méthodique, aussi indifférent à elle qu'il l'avait toujours été devant les autres. Pas de regards appuyés, pas de gestes subtils, rien qui puisse laisser transparaître ce qu'ils avaient partagé. C'était comme s'il traçait une frontière nette entre la nuit et le jour, entre ce qu'il se permettait dans l'intimité et ce qu'il affichait au grand jour.

Marie comprit.

Elle ne chercha pas à le revoir ce soir-là. Épuisée, elle s'abandonna à un sommeil sans rêve, ignorant volontairement le poids d'une absence qu'elle ne voulait pas reconnaître.

Le lendemain soir, ce fut lui qui vint la chercher.

Elle sentit sa présence avant même qu'il ne parle. Elle ne releva pas immédiatement les yeux. Elle le laissa attendre, juste une seconde de plus, savourant l'idée qu'elle pouvait, pour une fois, lui imposer son propre rythme.

Darius, lui, observait l'obscurité de la tente, devinant la silhouette assise dans la pénombre. Il n'aimait pas attendre. Il n'avait jamais été un homme patient. Mais ce soir-là, il ne chercha pas à combler le silence immédiatement. Il était venu la chercher, sans se poser trop de questions. Il en avait envie, et c'était suffisant.

— Tu n'es pas venue hier soir, lança-t-il finalement d'un ton neutre.

Marie tourna lentement la tête vers lui, un sourire à peine esquissé sur les lèvres.

— J'étais fatiguée. Et tes hommes aussi, je pense.

Il haussa un sourcil, et elle perçut une lueur furtive dans son regard, un éclair d'amusement presque imperceptible.

— Et ce soir ? demanda-t-il simplement.

Elle soutint son regard un instant, cherchant à déchiffrer ce qu'il attendait exactement. Mais comme toujours, il ne laissait rien paraître. Elle savait pourquoi il était venu. Ce n'était pas compliqué, pas sentimental. Juste un besoin, un désir qu'il jugeait légitime et qu'il comblait avec la même précision froide que lorsqu'il menait ses batailles. Elle se leva, s'approcha de lui

sans se presser et attrapa le col de sa chemise, l'attirant à elle avec une lenteur calculée.

— Je crois que mes voisins sont assez reposés, murmura-t-elle avec un sourire en coin. Une nuit agitée ne les tuera pas...

Darius sentit la chaleur de son souffle contre sa peau, la tension dans ses doigts alors qu'elle refermait sa prise sur lui. Il pouvait voir dans son regard qu'elle testait les limites, qu'elle jouait à son propre jeu. Il n'aimait pas être défié. Alors il lui ôta cette illusion de contrôle en un instant. Il la fit basculer contre lui avec une rapidité déconcertante, ses lèvres s'écrasant contre les siennes dans un baiser qui n'avait plus rien de la retenue de la nuit précédente. Cette fois, il n'attendit pas qu'elle vienne à lui. Il la prit, sans ambiguïté, sans laisser d'espace à l'hésitation.

Marie sentit son corps s'embraser sous l'assaut. Il n'y avait ni brutalité ni précipitation, mais une intensité nouvelle, plus brute, plus viscérale. Il ne cherchait pas à comprendre ce qu'elle représentait, pas plus qu'elle ne voulait s'interroger sur ce que ce moment signifiait pour elle. Ils s'abandonnèrent à cette fièvre, à cette tension qu'ils nourrissaient depuis trop longtemps sans la nommer.

L'immortel savourait l'instant, comme il savourait chaque chose qui lui apportait satisfaction. Son esprit ne s'égarait pas en considérations inutiles. Elle était là, sous lui, offerte sans contrainte ni calcul, et il en profitait. Son corps contre le sien était agréable, ses gestes empreints d'une sincérité qu'il ne rencontrait pas souvent. Elle ne jouait pas un rôle, elle ne cherchait pas à lui plaire pour obtenir quelque chose. C'était peut-être ça, le détail qui faisait la différence. Mais ce n'était qu'un détail. Rien de plus.

Marie, elle, ne parvenait pas à se convaincre que ce n'était qu'un moment comme un autre. Elle savait qu'il ne restait pas. Qu'il ne promettait rien. Mais cette fois, elle avait l'impression d'avoir franchi un pas de plus, d'avoir effleuré quelque chose en lui qu'il ne voulait pas admettre.

Lorsqu'ils furent apaisés, elle resta immobile, le souffle court, à l'écoute du silence qui s'installait. Darius se redressa presque aussitôt. Il rassembla ses affaires sans un mot, ses gestes précis, dénués de toute hésitation. Pas une caresse de plus, pas un regard sur elle. Il était déjà ailleurs.

Elle le regarda faire, figée. *Alors c'était tout ?*

Il quitta la tente sans un regard en arrière, s'éloignant dans la nuit comme si rien ne s'était passé. Comme si elle n'avait été qu'une parenthèse.

Elle aurait dû s'y attendre. Elle s'était juré de ne rien espérer, de ne rien attendre de lui. Et pourtant, alors qu'elle sentait encore la chaleur de sa peau contre la sienne, un vide amer s'étendait en elle, et cette impression fugace qu'il lui glissait toujours entre les doigts, quoi qu'elle fasse.

*

Après cette nuit, une nouvelle routine s'imposa entre eux, tacite, inaltérable.

Le jour, Marie s'entraînait avec les généraux de Darius, absorbée par l'exigence des exercices et la rudesse du quotidien militaire. Elle ne cherchait plus à prouver quoi que ce soit, pas à Darius, pas aux autres. Elle se fondait dans les rangs, absorbant la discipline, perfectionnant chaque mouvement avec une rigueur presque obsessionnelle. Elle n'était ni privilégiée ni écartée, simplement une guerrière parmi d'autres, et c'était exactement ainsi qu'elle voulait être perçue.

Mais la nuit, tout basculait. Derrière les tentures épaisses, loin des regards indiscrets, elle retrouvait Darius. Rien n'était jamais prémédité, jamais annoncé. Il venait la chercher ou elle s'imposait à lui, et chaque nuit recommençait comme une évidence. Dans l'obscurité, il n'y avait ni défi, ni affrontement, seulement une étreinte brûlante, silencieuse, où chacun trouvait une forme d'apaisement qu'il refusait d'admettre à voix haute.

Elle s'accrochait à ces instants avec une ferveur qu'elle n'osait pas nommer. Elle voulait croire que quelque chose, quelque part, s'était fissuré en lui. Qu'il n'aurait pas continué de la chercher si elle ne comptait pas un minimum. Qu'elle n'était pas qu'une distraction de plus.

Mais Darius, lui, ne pensait pas en ces termes. Il appréciait ses nuits avec elle. Il ne le niait pas. C'était un plaisir simple, sans complications, et il prenait ce qu'il avait envie de prendre sans se poser plus de questions. Marie était une femme forte, sûre d'elle, et il respectait cela. Il n'y avait plus de jeu entre eux, plus de volonté de la tester ou de la provoquer. Elle était là, et elle savait ce qu'elle voulait. Il respectait ça aussi.

Pourtant, au-delà de ces nuits volées, rien n'avait véritablement changé. Sur le terrain d'entraînement, il la traitait comme n'importe lequel de ses hommes. Il ne cherchait ni à la rabaisser ni à la ménager. Elle connaissait maintenant les règles et il n'avait pas à les lui rappeler. Son regard, impénétrable, ne trahissait ni complaisance ni indulgence. Il n'y avait rien de personnel, rien qui aurait pu laisser croire que leurs nuits ensemble avaient la moindre incidence sur la façon dont il la percevait en plein jour.

Leur liaison ne tarda pas à devenir un secret de polichinelle. Les murmures se propageaient à voix basse, mais aucun soldat n'osa ouvertement questionner la nature de leur relation. Darius inspirait trop de crainte pour que quiconque se risque à de vaines spéculations. Et Marie, de son côté, ne laissait aucune prise aux rumeurs. Elle ne revendiquait rien. Elle n'exigeait rien.

Elle voulait croire qu'elle acceptait cette règle tacite. Mais parfois, dans la fatigue d'une journée harassante, elle se surprenait à guetter un signe. Un regard, un mot, n'importe quoi qui lui prouverait que, quelque part, elle existait pour lui autrement qu'entre deux nuits volées. Mais rien ne venait jamais.

*

Le soleil commençait à décliner sur le campement. Les soldats terminaient leurs exercices, éreintés mais disciplinés, sous l'œil attentif des généraux. Marie, malgré la fatigue qui alourdissait chacun de ses muscles, n'avait pas encore quitté l'aire d'entraînement. Elle répétait inlassablement les mêmes mouvements, peaufinant chaque geste, perfectionnant chaque parade.

Grayson l'observait. Ses bras croisés et son regard de glace ne laissaient planer aucun doute sur son hostilité. Jusqu'ici, il s'était muré dans un mépris distant, espérant que cette "anomalie" s'éteigne d'elle-même. Mais elle s'incrustait. Elle se taillait une place dans les rangs et, plus grave encore, dans les pensées de son maître.

Pour Grayson, la loyauté envers Darius était un sacerdoce sacré. Il avait versé son sang pour être le seul confident, l'unique pilier sur lequel le chef pouvait s'appuyer sans faillir. Voir cette femme s'insinuer dans l'intimité de Darius — une place qu'il n'avait jamais permis à personne d'occuper — lui laissait un goût de cendre. Il ne craignait pas pour sa place de soldat, mais pour l'âme de son chef qu'il sentait dériver vers des rivages inconnus et dangereux.

— Tu espères impressionner qui, exactement ? lâcha-t-il enfin d'un ton traînant.

Elle ne se retourna pas immédiatement, achevant une série d'estocades avant de relâcher la tension dans ses épaules.

— Pourquoi cette soudaine curiosité, Grayson ? Tu ne m'as jamais accordé autant d'attention.

Il esquissa un sourire ironique et décroisa lentement les bras.

— Je me demande simplement combien de temps tu tiendras avant de comprendre que tu n'es qu'un divertissement de passage. Un caprice nocturne.

Cette fois, elle pivota pour lui faire face.

— C'est amusant. J'aurais cru que celui qui se targue d'être le plus loyal des soldats de Darius saurait mieux que quiconque qu'il ne garde rien ni personne auprès de lui sans raison.

L'immortel s'approcha lentement, réduisant l'espace entre eux avec une précision calculée.

— Darius garde ce qui lui est utile, répliqua-t-il d'un ton plus bas, mais nous savons tous deux à quel usage il te destine.

Son regard glissa lentement sur elle, sans la moindre équivoque, et Marie sentit la tension monter d'un cran. Il ne parlait pas du champ de bataille. Il voulait la rabaisser à ce rôle, la réduire à ce qu'elle était aux yeux des soldats. Elle soutint son regard, impassible.

— Alors c'est toi qui manques de vision. Tu as si peur que je brise ton exclusivité que tu préfères me voir comme une courtisane plutôt que comme une menace.

Un éclat de colère traversa les yeux de Grayson. Avant qu'elle ne puisse anticiper son geste, il saisit une épée d'entraînement sur le râtelier et l'abattit violemment vers elle.

Marie eut à peine le temps de lever sa garde avant l'impact. L'acier rencontra l'acier dans un claquement sonore, projetant des éclats de lumière dans l'air chargé de poussière.

Le second de Darius ne retenait pas ses coups. Il attaquait avec la brutalité froide d'un guerrier cherchant à dominer, et non à instruire. Marie, prise de court, recula sous l'impact des premiers assauts, mais rapidement, elle trouva son rythme. Elle connaissait son style : une force implacable, une technique affûtée, mais un excès de confiance qui le rendait prévisible.

Les soldats alentours cessèrent progressivement leurs exercices pour les observer. L'affrontement n'avait rien d'un entraînement habituel, et tous le savaient.

Grayson chercha à la faire reculer encore, mais elle pivota brusquement, évitant un coup qui aurait pu lui fendre l'épaule. Elle riposta avec rapidité, profitant de son agilité pour déséquilibrer son adversaire. Il para de justesse, leurs lames s'entrelaçant dans un grincement métallique.

— Un simple entraînement, vraiment ? souffla-t-elle entre deux passes.

— Un avertissement, corrigea-t-il en serrant les dents.

Il feinta sur la gauche avant de frapper sur la droite. Marie anticipa le mouvement et dévia le coup, glissant sous sa garde. En un éclair, elle inversa la dynamique, inversant la pression, et d'un mouvement habile, elle fit glisser sa lame contre la sienne, jusqu'à ce que la pointe touche sa gorge.

Le silence tomba sur le terrain. Grayson ne bougea pas, son regard de glace planté dans celui de Marie. Elle maintint la position un instant, assez pour lui prouver qu'elle avait gagné, avant d'abaisser lentement son épée.

— J'espère que l'avertissement a été entendu, murmura-t-elle avant de s'écarter.

Elle lui tourna le dos avec une indifférence calculée, refusant de lui accorder la satisfaction d'une discussion.

Darius, qui avait assisté à la scène depuis l'entrée du terrain, ne fit aucun commentaire. Mais un bref éclat d'intérêt brilla dans son regard tandis que Marie rangeait son arme et quittait le cercle sous les murmures à peine retenus des lieutenants.

Grayson, lui, n'avait pas bougé, son épée encore serrée entre ses doigts. Mais dans son regard, une certitude naissait : elle n'abandonnerait pas. Et cela le dérangeait plus qu'il ne voulait l'admettre.

*

La nuit était tombée sur le campement, mais Grayson restait immobile, appuyé contre un poteau de bois près du terrain d'entraînement déserté. Une épée pendait au bout de son bras, inutile. Il n'avait pas bougé depuis que Marie avait quitté le cercle.

Il repassait la scène dans son esprit, encore et encore, incapable d'ignorer la sensation du métal froid contre sa gorge, l'éclat de triomphe dans le regard de Marie lorsqu'elle l'avait désarmé. Une femme. Une étrangère. Elle n'aurait pas dû le vaincre. Un goût amer lui restait sur la langue, un mélange de frustration et de quelque chose d'autre, plus insidieux. De la colère, peut-être.

Grayson avait gagné sa place à la sueur de son front. Darius l'avait vu. Il l'avait façonné, forgé au gré des batailles, jusqu'à faire de lui son plus fidèle bras droit. C'était lui qui lui avait enseigné à survivre, qui avait fait de lui autre chose qu'un simple immortel égaré. Sous sa tutelle, il avait appris à manier une lame, à commander, à comprendre que le pouvoir ne se gagnait pas par la simple force brute, mais par l'intelligence et la maîtrise. Il avait fallu des années pour bâtir cette loyauté, pour imposer son autorité auprès des hommes, pour mériter enfin sa place. Et voilà qu'une femme, sortie de nulle part, prétendait s'insinuer dans cet équilibre.

Elle n'avait rien de commun avec les autres. Trop sûre d'elle, trop calme face au chaos, comme si elle savait déjà ce qui allait se passer avant même que les choses ne se produisent. Grayson ne croyait pas aux présages ni aux mystères du destin, mais il savait reconnaître un élément perturbateur. Et Marie en était un.

Il lui avait d'abord accordé peu d'importance, persuadé qu'elle disparaîtrait aussi vite qu'elle était apparue. Mais non. Jour après jour, elle s'accrochait, s'intégrait, gagnait du terrain. Et maintenant, elle partageait la tente de Darius.

Il aurait voulu se convaincre que cela ne comptait pas. Darius avait connu d'autres femmes, d'autres amants, et jamais aucun d'eux n'avait eu d'influence sur lui. Il ne s'attachait pas. Il prenait, puis il passait à autre chose. C'était la loi tacite du camp, un fait que tous acceptaient sans le questionner. Alors pourquoi Marie était-elle toujours là ? Pourquoi n'avait-elle pas encore été reléguée au rang de souvenir, comme tous les autres ?

Grayson serra les dents, la mâchoire si contractée qu'elle en devint douloureuse. Il n'était pas jaloux au sens vulgaire du terme. Ce qu'il ressentait était bien plus grave : c'était la peur de voir sa fondation s'effriter. Car son chef changeait. Subtilement, imperceptiblement, mais la faille était là.

Darius restait le même stratège implacable, le même loup à la tête de la meute. Mais Grayson voyait ces instants de dérive où son regard s'attardait trop longtemps sur elle. Il l'avait vue vaincre son second, et au lieu de la punir pour cette insolence, Darius avait affiché cet éclat

d'intérêt qui ressemblait à de la fascination. Ce n'était plus le regard d'un examinateur froid. C'était celui d'un homme qui commençait à être intrigué par son propre piège.

Et ça, il ne l'acceptait pas. Il ne pouvait pas se permettre de voir son chef perdre pied. Darius était leur fondation, leur point d'ancrage, et si quelque chose venait à l'ébranler, c'est toute leur armée qui en pâtirait. Cette femme représentait une faille. Une brèche invisible que seul lui semblait percevoir. Et si elle ne partait pas d'elle-même, alors peut-être allait-il devoir s'en charger.

D'un geste sec, il rengaina son épée, rejetant l'inconfort de ses pensées. Il ne la laisserait pas ébranler ce qu'il avait mis tant d'années à bâtir. Darius finirait par ouvrir les yeux. Et si ce n'était pas le cas... alors Grayson les lui ouvrirait.

*

Mois après mois, Marie s'imposa parmi les hommes, non plus comme une étrangère à tolérer, mais comme une guerrière dont la place n'était plus contestée. Ses victoires aux entraînements, sa discipline rigoureuse et sa capacité à encaisser sans jamais se plaindre finirent par imposer un respect tacite, même chez les plus sceptiques.

Darius, fidèle à lui-même, n'émit aucun commentaire sur ses progrès. Pourtant, Marie percevait les changements subtils dans son attitude : il ne l'observait plus avec méfiance, mais avec une forme d'évaluation silencieuse, comme s'il cherchait à mesurer précisément jusqu'où elle pouvait aller. Il ne l'encourageait pas, ne la complimentait pas, mais il ne l'entravait plus non plus. Lorsqu'un jour, il lui confia la tâche de superviser l'entraînement de certaines recrues, elle comprit que, sans le dire, il reconnaissait ses compétences.

Ce fut d'abord une poignée d'hommes qu'on lui assigna, des jeunes guerriers encore inexpérimentés à qui elle enseigna patience et précision. Puis, à mesure que ses méthodes portaient leurs fruits, d'autres se joignirent aux entraînements, curieux de ses techniques inhabituelles. Contrairement aux styles martiaux bruts et puissants des soldats de Darius, l'immortelle leur apprit l'importance de la fluidité, de l'adaptabilité. Elle introduisit des esquives rapides, des frappes ciblées, des désarmements fulgurants qu'elle avait perfectionnés avec d'autres immortels de son époque, loin des pratiques de ce siècle.

Bientôt, ses séances d'entraînement devinrent aussi respectées que redoutées. Elle était exigeante, intransigente sur la rigueur, refusant la moindre complaisance. Mais elle était juste. Elle prenait le temps d'expliquer, de corriger, de pousser chaque homme à tirer le meilleur de lui-même. Les soldats commencèrent à la voir autrement : non plus comme une étrangère imposée par Darius, mais comme une instructrice digne de leur attention.

Cette montée en puissance n'échappa à personne. Grayson, en particulier, bouillait intérieurement. Il voyait Marie s'enraciner dans la structure même de l'armée. Ce qui l'exaspérait le plus, ce n'était pas seulement son talent, mais le silence approbateur de Darius.

Son chef la laissait faire, observant depuis sa tente l'évolution de ses troupes comme s'il menait une expérience à grande échelle.

Marie, elle, restait imperméable aux tensions politiques. Elle se concentrait sur le métal et la chair, sur l'art de rester en vie. Elle ne cherchait plus à plaire. En devenant indispensable à l'armée, elle s'assurait une place que même Grayson ne pourrait pas lui contester par de simples rumeurs. Elle n'était plus seulement l'amante de la nuit ; elle était devenue l'architecte silencieuse d'une nouvelle génération de guerriers.

*

La nuit était tombée depuis longtemps. Dans la tente de commandement, Darius se tenait devant une carte rudimentaire du territoire, tracée sur une large peau de bête. Il étudiait les différentes routes, cherchant la meilleure approche pour une future attaque.

Grayson entra sans attendre d'y être invité, son pas ferme trahissant une irritation contenue. Il resta un instant à observer son mentor en silence, puis, d'une voix froide, lâcha :

— Tu la laisses aller trop loin.

Darius ne releva pas immédiatement la tête. Il fit glisser son doigt sur un tracé sinueux avant de répondre d'un ton neutre :

— De quoi parles-tu, exactement ?

— Ne joue pas à ça avec moi, Darius.

Le jeune immortel s'avança, posant les mains sur la table, son regard dur accroché à celui du chef de guerre.

— Marie. Elle s'insinue partout. Tu lui confies nos recrues, tu l'autorises à déformer leurs techniques de combat... Tu la traites presque comme l'un de tes officiers. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle t'a donné pour mériter un tel privilège ?

Darius haussa légèrement un sourcil, comme amusé par la ferveur de son second.

— Elle est compétente. Ce serait du gâchis de ne pas exploiter ses talents.

— Ses talents, répéta Grayson avec un rire sans joie. Tu crois que c'est pour ça qu'elle est là ? Qu'elle veut simplement sa place parmi nous ?

Darius ne répondit pas tout de suite. Il savait où son second voulait en venir. Ce dernier reprit, sa voix plus basse, plus contenue, mais non moins incisive :

— Elle ne sera jamais l'une des nôtres. Elle n'a pas grandi dans cette armée, elle n'a pas versé son sang pour elle. Elle n'a pas sa place ici, et tu le sais.

— Et pourtant, elle est encore là.

— Parce que tu la protèges. Parce que tu as décidé qu'elle était ton nouveau divertissement. Tu joues avec elle, Darius, comme un prédateur avec une proie dont il n'a pas encore faim. Mais fais attention... les proies les plus rares sont souvent les plus venimeuses.

Darius sourit légèrement, mais il n'y avait rien de chaleureux dans cette expression.

— Et si c'était le cas ? Si je décidais qu'elle vaut plus que ton approbation ?

Grayson le fusilla du regard.

— Tu commets une erreur de jugement. Et c'est la première fois que je te vois en faire une.

Le sourire s'effaça aussitôt. D'un geste lent mais assuré, Darius contourna la table et s'arrêta face à lui. Il parlait d'un ton bas, mais chaque mot était chargé de cette autorité glaciale qui ne souffrait aucune contestation.

— Je ne fais pas d'erreur de jugement, Grayson. Je prends ce qui m'est utile, et je dispose de ce qui ne l'est plus. Marie m'est utile. Ton rôle est de veiller à ce que mes ordres soient appliqués, pas de questionner mes distractions. Est-ce clair ?

Le jeune immortel soutint le choc de ce regard d'acier. Il ne recula pas, mais il ravala sa fureur, comprenant qu'il venait de heurter un mur. Darius affirmait son autorité, mais pour la première fois, son argumentaire manquait de la logique implacable qui faisait sa force.

— Très clair, finit par lâcher Grayson en s'inclinant à peine.

Il pivota et quitta la tente, laissant Darius seul face à ses cartes. Le chef de guerre resta un moment immobile, les yeux fixés sur la sortie. Au fond de lui, une question que Grayson n'avait pas posée restait en suspens : pourquoi continuait-il à accorder ce crédit à Marie, alors qu'elle représentait tout ce qu'il aurait dû rejeter ?

Le jeune immortel avait raison sur un point : Marie était une anomalie. Mais ce que Grayson ne comprenait pas, c'est que c'était précisément cette dissonance qui rendait Darius incapable de s'en détourner.

*

L'entraînement battait son plein sous le soleil de midi, les soldats s'affrontant par binômes sous le regard attentif de leurs instructeurs. Marie supervisait un groupe de recrues, corrigeant leurs

postures, affinant leurs mouvements, démontrant avec précision les gestes à adopter.

C'est à cet instant que Grayson intervint. D'un pas tranquille mais déterminé, il s'approcha du cercle d'entraînement et observa un moment en silence. Puis, sans prévenir, il s'adressa aux soldats d'un ton froid et moqueur :

— C'est donc ça, vos nouvelles leçons ? Apprendre à se battre comme une femme ?

Un léger rire parcourut l'assemblée, mais il n'était pas unanime. Certains détournèrent les yeux, mal à l'aise. D'autres, au contraire, observaient la scène avec curiosité. Marie, elle, resta impassible.

— Une femme qui t'a déjà battu, il me semble, répliqua-t-elle sans ciller.

Un silence s'abattit sur le groupe. Grayson esquissa un sourire sans joie, puis s'approcha encore, réduisant délibérément l'espace entre eux.

— C'est vrai, admit-il en croisant les bras. Mais est-ce que ça fait de toi un soldat ?

Il tourna la tête vers les recrues, comme s'il s'adressait à elles.

— Vous croyez vraiment qu'une femme, aussi douée soit-elle, peut vous apprendre ce que nous, hommes de guerre, avons mis des années à maîtriser ? Vous pensez qu'elle sait ce que c'est, la vraie violence ?

Marie ne réagit pas immédiatement. Elle connaissait trop bien ce jeu. Il voulait la faire sortir de ses gonds, lui faire perdre pied devant les autres. Mais elle n'allait pas lui offrir ce plaisir.

— La violence, murmura-t-elle, je la connais mieux que toi.

Grayson haussa un sourcil, un rictus effleurant ses lèvres.

— Alors prouve-le, lança-t-il.

Et sans autre avertissement, il attaqua.

Ce n'était pas un duel loyal. Ce n'était même pas un combat d'entraînement. C'était une agression déguisée en leçon. Grayson frappa avec brutalité, visant ses appuis, cherchant à la faire chuter, à l'obliger à se défendre dans l'urgence. Il voulait l'exposer, la pousser à la faute, la ridiculiser. Mais Marie tint bon. Elle esquiva, bloqua, para avec une maîtrise implacable. Son corps réagit avant même que son esprit ne puisse analyser les attaques. Elle sentait la rage sous-jacente dans chacun de ses coups, une colère froide qu'il dissimulait derrière un masque de contrôle.

Les soldats s'étaient regroupés autour d'eux, fascinés par l'affrontement. Puis Grayson passa à un autre niveau.

D'un geste vif, il feinta une attaque haute pour mieux la déséquilibrer en balayant ses jambes. Marie chuta, et avant qu'elle ne puisse se relever, il s'abattit sur elle, son avant-bras pressé contre sa gorge, son poids maintenant son corps au sol.

— Alors ? demanda-t-il à voix basse, son souffle court brûlant son visage. Toujours convaincue que tu as ta place ici ?

Marie planta son regard dans le sien. Elle ne chercha pas à lutter immédiatement. Elle vit le mépris dans ses yeux, l'envie qu'il avait de la voir abandonner, de la voir reconnaître sa défaite. Alors, elle sourit. Un éclat bref, ironique, qui eut l'effet d'un coup de poignard. Profitant de son trouble, elle utilisa la force de son propre corps contre lui. En un mouvement sec, elle le fit basculer et inversa leur position. Son genou s'enfonça dans sa poitrine, sa main encerclant sa gorge.

— Tu devrais savoir que la vraie violence, c'est de ne jamais sous-estimer son adversaire, murmura-t-elle.

Grayson la fusilla du regard, sa mâchoire crispée sous l'humiliation. Mais il ne tenta pas de se dégager. Marie, consciente du silence pesant qui les entourait, relâcha lentement sa prise et se redressa. Les soldats les observaient, certains avec admiration, d'autres avec prudence, mais aucun n'intervint. Elle n'avait remporté qu'un simulacre de victoire.

Elle savait désormais que ce combat n'était pas qu'une altercation de plus. Ce qu'elle avait pris pour du mépris chez Grayson s'était mué en une hostilité froide, définitive. Ce n'était pas un rival qu'elle venait de se faire, mais un ennemi irréconciliable.

Elle avait cru, un instant, qu'à force de ténacité, elle pourrait s'intégrer pleinement à cette armée, s'imposer sans effacer ce qu'elle était. Mais l'affrontement de ce soir venait de dissiper ses dernières illusions. L'attitude de Grayson, l'indifférence prudente des soldats, le silence de Darius qui n'intervenait jamais... Tout cela lui renvoyait une vérité qu'elle ne pouvait plus ignorer.

Elle n'appartiendrait jamais vraiment à ce camp.

Darius l'avait acceptée dans sa tente, dans son lit, mais jamais dans son monde. Il lui accordait une place en périphérie, un statut précaire, toléré mais jamais pleinement reconnu. Elle pouvait affronter ses hommes, braver leur méfiance, tenir tête à Grayson... mais cela ne changerait rien. Elle restait une anomalie. Une étrangère, ici comme partout ailleurs.

Et elle savait ce qu'elle devait faire.

*

Les jours suivants, Marie sentit la tension autour d'elle s'épaissir comme un brouillard toxique.

Si les recrues lui vouaient un respect sincère, une réserve s'était installée chez les vétérans, comme si son ascension fulgurante menaçait l'équilibre séculaire du camp. Quant à Grayson, il s'était muré dans un mutisme de pierre, ne lui adressant plus que des ordres secs et techniques. Il ne la provoquait plus ; il attendait simplement qu'elle s'efface.

Elle ne voulait pas être un point de discorde entre Darius et son second. Elle ne voulait pas devenir la fracture qui affaiblirait ce qu'ils avaient construit ensemble. Alors, un soir, alors qu'elle se trouvait dans l'intimité feutrée de la tente du chef, elle prit enfin sa décision.

— Je vais partir quelque temps, déclara-t-elle, son regard fixé sur les ombres projetées par la flamme des torches.

Elle sentit Darius se raidir légèrement à côté d'elle. Il était allongé sur le dos, l'air détendu en apparence, mais elle connaissait assez ses silences pour savoir qu'il pesait déjà ses mots avant de répondre.

— Pourquoi cette décision soudaine ? demanda-t-il, sa voix calme, mesurée, mais teintée d'une curiosité prudente.

Elle hésita. Comment formuler ce qu'elle ressentait ? Elle ne voulait pas qu'il y voie une fuite. Pourtant, c'en était une, en partie.

— J'ai besoin de retrouver un peu d'indépendance, dit-elle enfin, presque à contrecœur. Et... je pense que mon départ soulagera certaines tensions ici.

Elle n'avait pas besoin de dire son nom. Darius comprit immédiatement.

— Grayson, murmura-t-il.

Son regard s'assombrit légèrement, mais il ne chercha pas à la contredire. Elle attendit une réaction, peut-être un ordre, une interdiction déguisée sous son habituel pragmatisme, mais il n'en fit rien. Un léger soupir s'échappa de ses lèvres, et après un moment de réflexion, il hocha lentement la tête.

— Très bien, fit-il finalement. Fais comme bon te semble.

Son ton était distant, presque indifférent. Une froide acceptation. Rien qui ne trahisse une quelconque attache. Marie sentit son cœur se serrer malgré elle. Elle s'était attendue à cette réaction, et pourtant, une part d'elle espérait autre chose.

Elle se leva lentement, attrapant son manteau. Lorsqu'elle atteignit l'entrée, sa main effleura la tenture de peau, prête à quitter la tente sans se retourner. Mais la voix de Darius s'éleva une dernière fois.

— Tu reviendras.



Elle s'arrêta un instant, le souffle suspendu.

— Je le sais.

Elle ferma les yeux une seconde, puis reprit sa marche sans répondre.

Dehors, la nuit était glaciale. Elle inspira profondément l'air mordant, cherchant à chasser l'étrange poids qui pesait sur sa poitrine. Elle ignorait si Darius avait raison. Mais elle savait une chose : partir était la seule option qui lui restait.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés